But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Nº EXCEPTIONNEL : 20 PAGES

PARIS-COTE D'AZUR
a confirmé la supériorité de
LOUIS BOBET
le campionissimo tricolore

Grand vainqueur de Paris-Côte d'Azur, première épreuve à étapes importante de la saison, le champion de France Louison Bobet a été, du départ à l'arrivée, l'homme de la course. Sur six étapes, il en a remporté quatre, à Annonay, Vergèze, Grasse (contre la montre) et Nice. Venant une semaine après son succès dans le « National », cette victoire confirme sa supériorité.

(Ph. de l'un de nos env. sp. H. Letondal.)

35 francs
20 pages - Nº 343
Lundi
31 Mars 1952
Afrique du Nord, Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

PAYS DE GALLES-FRANCE (9-5), samedi à Swansea. De l'avis même des dirigeants gallois, les Français ont été les vainqueurs moraux de la rencontre. Sans la blessure de Gérard Dufau, les tricolores, qui jouèrent à quatorze toute la seconde mi-temps, pouvaient remporter la victoire. Nos avants bousculèrent souvent leurs rivaux. Ci-dessus : le talonneur Labadie emmène ses camarades (de g. à dr. : Biénès, Chevallier, Mias, Bréjassou). (Photo de notre env. sp. R. Covo.)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BOZON, LUSIEN ET JANY

Héros du 3×100 de Troyes ne manquent pas de projets d'ici les Jeux

BATTRE le record du monde 3 × 100 m. trois nages était presque une gageure ; une gageure qui en dit long sur la valeur internationale de la natation française. Quel pays, en effet, aurait pu se permettre d'appeler pour une telle tentative un crawleur jeune marié et récent papa, résidant dans une ville sans piscine couverte et n'ayant pas huit jours d'entrainement ?

C'était pourtant le cas, mardi soir, à la piscine de Troyes où étaient réunis un bottier, un patron d'une dégustation de coquillages et un élève radio-électricien, dans le but de déposséder les nageurs russes d'un record (pas encore homologué, d'ailleurs) qui succédait sur les tablettes mondiales à celui de Vallerey, Nakache et Jany.

Alex Jany s'est tout simplement présenté en bonne condition physique et il a donné le meilleur de lui-même avec une fougue qui prouve qu'il n'a rien perdu de sa vitalité :

« Je suis parti comme un fou », nous avouait-il, un fou sympathique, aussi rapide qu'en 1947, qui songe sérieusement aux Jeux et à qui il ne manque qu'une ou deux centaines de kilomètres.

Et c'est ainsi, avec un nageur à trois secondes de ses meilleurs temps, que la France a repris le record mondial.

Le chrono sensationnel revient au benjamin de l'équipe, le Troyen Gilbert Bozon, qui possède si bien la mesure de son bassin qu'il y nagerait les yeux fermés sans rater un seul virage, ni dévier d'un centimètre.

« En papillon, Troyes n'est pas agréable, disait Lusien, il n'y a pas assez d'eau dans le petit bain, mais si je perds une demi-seconde en allant à Troyes, Gilbert risquait d'en perdre bien plus dans une piscine où il n'aurait pas eu ses repères, et seul le temps total compte. »

Latour, entraîneur de Bozon, ne s'est pas inquiété du temps de son élève aux 100 m. ; pour lui, les 1'4" étaient assurés, mais il a repéré son passage aux 100 yards, ce qui l'a confirmé dans sa crainte des Américains Taylor et Thoman.

« La finale olympique n'est pas enlevée, disait-il, Gilbert doit gagner plus d'une seconde sur son passage aux 100 yards et soigner ses sorties de virage. »

Quelle sagesse dans ces paroles, au milieu de l'allégresse générale, alors que Bozon venait d'égaler le record du monde !

Et quel calme chez Bozon ! « Un calme olympien, une sérénité étonnante », suivant les termes de Pierre Barbit !

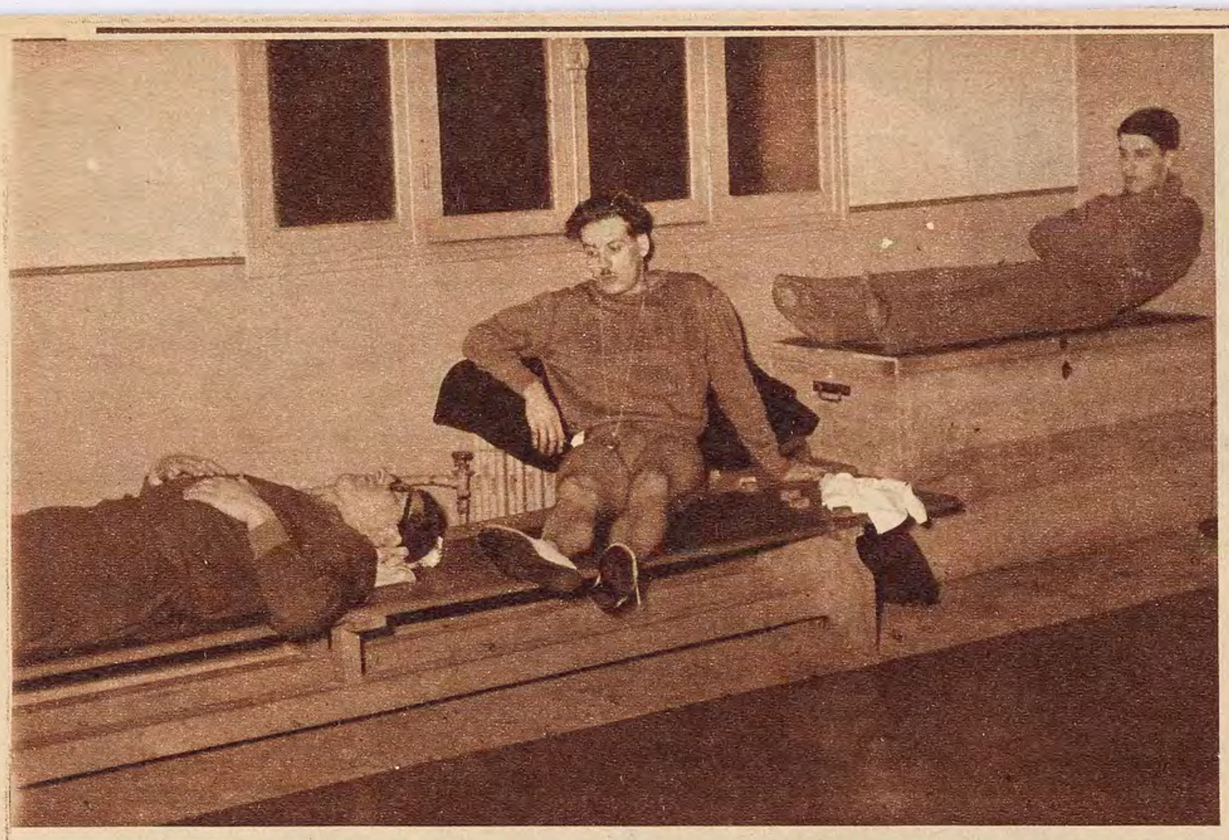
Après la réunion, Jany mangea un grand sandwich, Lusien une omelette de quatre œufs et un camembert entier. Quant à Bozon, il se remit... à l'eau et nagea un petit kilomètre, jusqu'à ce qu'on le force à sortir de l'eau pour fermer la piscine...

Mercredi matin, le champion troyen était à l'heure habituelle au centre d'apprentissage; l'après-midi, Lusien avait repris son travail de bottier chez son père et, jeudi, Alex Jany servait ses clients à Marseille.

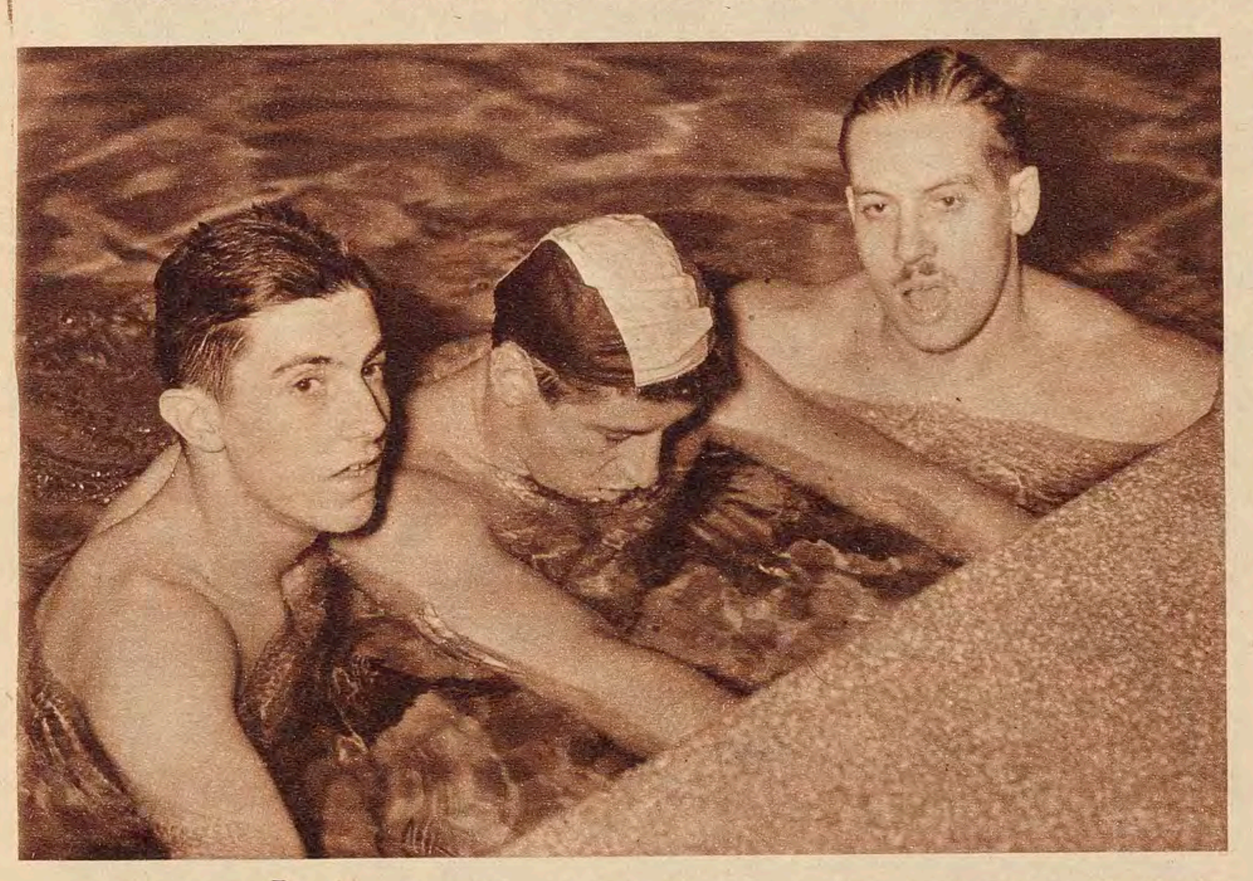
Mais d'autres projets fermentent : 3 × 100 encore, 3 × 100 yards, 100 m., 100 yards, 200 m. dos, 100 m. et 200 m. brasse, 4 × 100 m. nage libre, etc. Tout cela si l'occasion se présente et sans modifier le programme de préparation olympique.

J.-B. GROSBORNE.

NOMS	AGE	TAILLE	POIDS	TEMPS DU RECORD	MEILLEUR TEMPS AU SIFFLET	EQUIVALENT EN EAU DE MER
BOZON	17 ans	1 m. 76	71 kg.	1' 3"6	1' 3"6	1' 3"1
LUSIEN	25 1/2	1 m. 76	76 kg.	1' 7"8	1' 7"8	1' 5"5
JANY	23 ans	1 m. 88	94 kg.	58"2	55"8	55"
		TOTAL		3' 9"6/10	3' 7"2/10	3' 3"6/10



AVANT Nos représentants s'étaient reposés dans une pièce isolée avant leur tentative contre le record du monde du 3 × 100 trois nages, détenu par les Russes. Jany est allongé, Lusien est assis et Bozon adossé au mur.



APRÈS Jany (au centre), le dernier, a touché le bord. Tandis qu'il récupère son effort, le haut-parleur annonce que le record du monde est battu. Ses camarades G. Bozon (à g.) et Maurice Lusien (à dr.) l'entourent.

GILBERT BOZON, LE BENJAMIN, A ÉTÉ LE ROI DE LA FÊTE

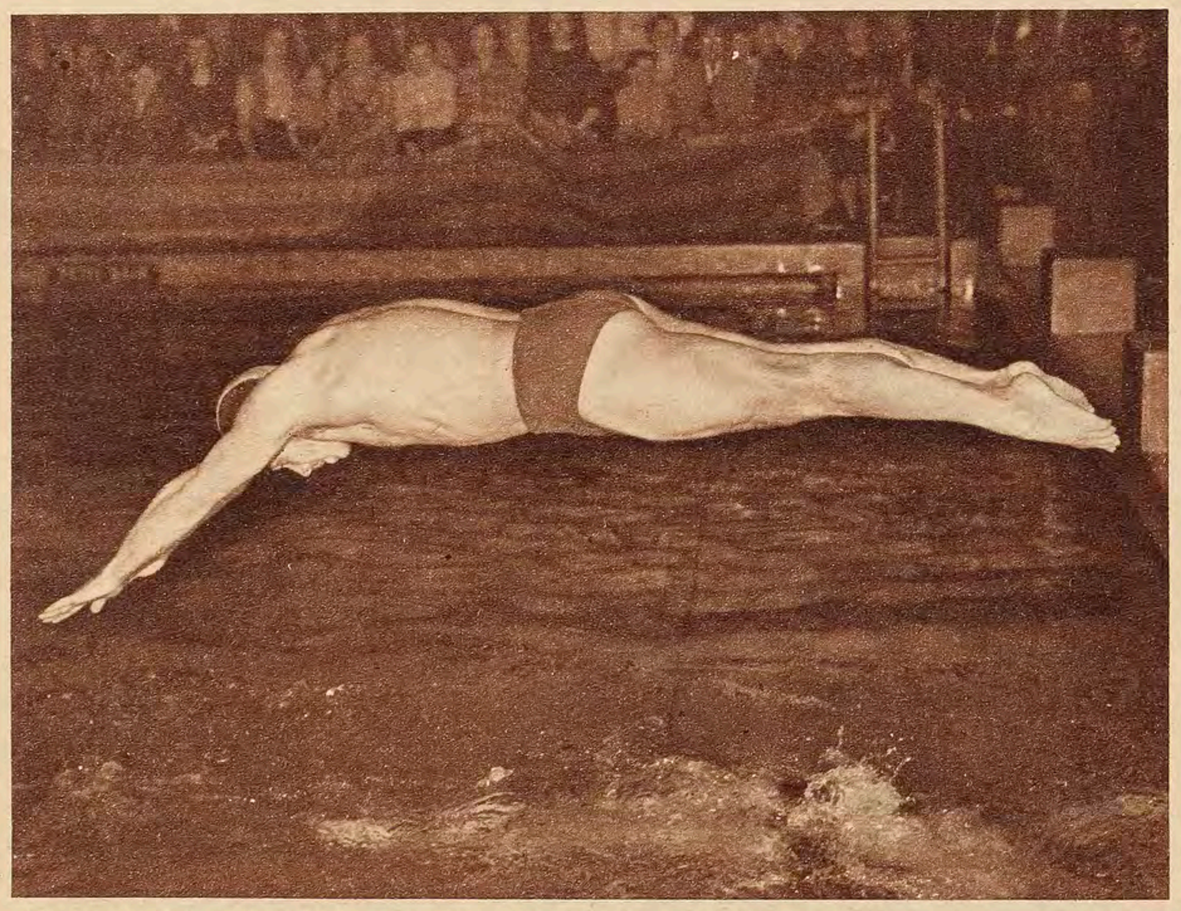
Bozon, encore dans le petit bain, est radieux en écoutant les félicitations de son jeune entraineur Latour (à gauche) et de Minville.

Bozon, héros du record qui fut battu dans son fief, reçoit le baiser amical d'Odette Casteur, épouse de son camarade Lusien.

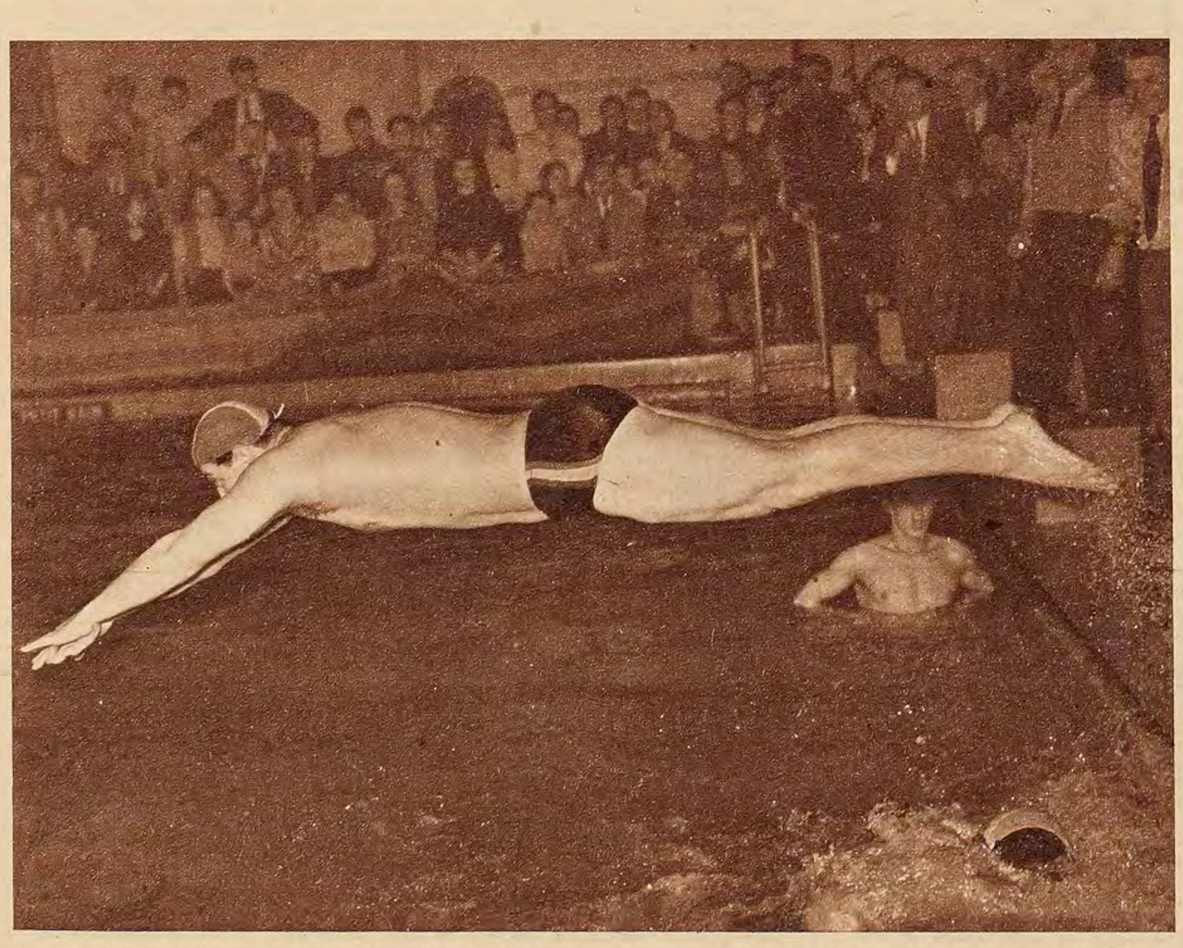
Maman et Papa Bozon, fiers de leur champion de fils, embrassent le double recordman avec satisfaction. Gilbert est très heureux.

Le jeune frère, lui aussi, a tenu à passer ses petits bras autour du cou de son aîné qui n'est pas insensible à cette accolade.

G. BOZON PRIT LE PREMIER DEPART ET EGALA LE RECORD DU MONDE DU 100 M. DOS EN 1' 3" 6/10.



LUSIEN PLONGEA ENSUITE ET REALISA UNE EXCELLENTE PERFORMANCE EN BRASSE PAPILLON : 1' 7" 8/10.



A. JANY, A COURT DE FORME POURTANT, LUTTA COURAGEUSEMENT, COUVRANT SON 100 M. EN 58" 2/10.

APRÈS ÊTRE ENTRÉ EN RELATIONS AVEC LES DIRIGEANTS DU RUGBY D'OUTRE-MANCHE

M. JEAN DE GRAVEROL EXPOSE LA MANIÈRE D'ÉVITER LA RUPTURE

PRESIDENT de la section de rugby du Lyon Olympique Universitaire, après la Libération, de 1945 à 1949, M. Jean de Graverol a toujours été le champion des relations franco-britanniques. D'origine anglaise, il a gardé de fortes attaches de l'autre côté du Channel, où il compte de nombreux amis, dirigeants influents de clubs ou des Unions.

De 1945 à 49, il invita les équipes des New Zealand Services de l'Australian Air Force, de Coventry, de Richmond, de Newbridge, de Sainte-Mary's Hospital de Londres, de la R.A.F., à venir s'exhiber en France, et il organisa une tournée du Lyon Olympique en Angleterre.

La semaine dernière, avant le match France-Pays de Galles, il a rencontré de nombreuses personnalités du rugby anglais, et il a abordé avec eux le problème des relations futures entre la F.F.R. et les Unions.

Il a accepté volontiers de répondre à un certain nombre de questions précises.

Ses réponses, marquées au coin de la plus grande franchise, ne manqueront pas d'éclairer un débat tenu volontairement dans l'ombre par certains.

Nous sommes heureux d'en faire juges nos lecteurs. **Jo MEPPEN.**

QUESTION :

Croyez-vous que les Anglais rompront les relations avec la France si le championnat n'est pas aboli ?

REPONSE :

Je ne crois pas que les Britanniques rompront avec la France, si le championnat n'est pas aboli, car mettre de l'ordre dans la maison ne signifie pas, pour les Anglais, abolir la compétition officielle. Au cours de récents voyages à Londres, j'ai rencontré des dirigeants de la Rugby Union, et personne, à ma connaissance, n'a demandé à la Fédération Française de supprimer le championnat. Une chose est certaine : nos mœurs rugbystiques choquent les Britanniques.

QUESTION :

Croyez-vous que le calendrier de l'International Board est établi pour la saison 1952-1953, mais que les Britanniques attendent la réunion du comité directeur de la F.F.R. du 6 avril pour le publier, et croyez-vous que des matches avec la France sont prévus dans ce calendrier ?

REPONSE :

Il est certain que le calendrier de l'International Board, pour la saison 1952-1953, est établi, car les Britanniques sont conservateurs. Ne prévoient-ils pas deux ou trois ans à l'avance les dates des traditionnels Oxford-Cambridge, Blackheath-Richmond, de la finale de la Coupe des Hôpitaux ou du Tournoi des Sept. J'ai la conviction que des matches avec la France sont prévus dans ce programme. Mais l'International Board attend maintenant de connaître les décisions qui seront prises pour rendre officielles les dates des rencontres du Tournoi International.

QUESTION :

Qu'entendent les Britanniques par mettre de l'ordre dans notre maison ?

REPONSE :

Les Anglais sont choqués par le racolage et par les transferts sensationnels qui se produisent pendant l'inter-saison. Ils s'élèvent contre le fait que des joueurs viennent dans un club pour en retirer des avantages matériels. Ils s'élèvent contre ces pratiques et réclament leur suppression.

QUESTION :

Croyez-vous que, si les Ecossais et les Anglais rompaient, les Gallois et les Irlandais continueraient à jouer avec la France ?

REPONSE :

Si une Union rompait avec la France, toutes les autres la suivraient. L'on reproche aux Français un manque d'observation des règles du rugby amateur et il est impossible de penser qu'une Union puisse se solidariser avec la F.F.R. contre les autres. Je suis à peu près certain des avis favorables au maintien des relations des Irlandais, des Anglais, sans doute aussi des Gallois. Quant aux Ecossais, je ne les connais pas.

QUESTION :

Croyez-vous, en cas de rupture, à la formation d'une Ligue indépendante ?

REPONSE :

Si les Britanniques rompaient avec la F.F.R., je crois qu'une Ligue groupant des clubs indépendants se formerait, ce qui serait regrettable, car une scission ne donnerait rien de bon.

QUESTION :

Comment concevez-vous la compétition qui assainirait le rugby français, et donnerait satisfaction aux Britanniques ?

REPONSE :

La formule actuelle du championnat est stupide ! Un nombre de clubs trop grand a la possibilité d'être champion de France et, pour parvenir à ce but, tous les moyens sont bons. Le jeu a dégénéré, les mœurs actuelles sont parfaitement répréhensibles. Il faut limiter le nombre de clubs autorisés à participer au championnat. Il faut que les élus soient des porte-fanions. Il faut établir une formule durable, même si certains mécontents agitent le drapeau de la révolte. Il faut aussi revaloriser les matches amicaux, et les joueurs doivent prendre ces rencontres au sérieux, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Le rugby français n'est pas atteint de gangrène par le championnat, et je ne vois pas la nécessité de l'amputer de ce championnat, mais il est atteint d'une « championnite » qui peut se soigner. Soignons le mal par le mal. Gardons un championnat rénové, exposons aux Britanniques que nous voulons réellement réformer nos mœurs, que nous sommes capables de nous reprendre et nous serons compris, car enfin, si nous voulions nous défendre, nous avons des arguments, et la tenue de l'équipe de France, depuis la reprise des relations, milite en notre faveur. Que certains veuillent bien reconnaître qu'ils se sont trompés, et qu'ils ont fait fausse route.

L'homme qui présentera aux Britanniques un programme agréé par tous les grands clubs français et qui parlera net, sans détours, inspirera confiance, et sera écouté.

Aérons notre rugby, mettons de l'ordre dans l'organisation actuelle, et tout sera sauvé.

LOURDES - MONT-DE-MARSAN ET

PÉRIGUEUX ET VICHY SONT TOMBÉS AVEC HONNEUR

ON faisait peu de cas des chances des deux outsiders Périgueux et Vichy dans les quarts de finales du Championnat de France. Sans doute, ils sont tombés tous les deux, mais avec les honneurs de la journée, car Périgueux ne s'est incliné devant Perpignan qu'à la suite de prolongations et, de son côté, le R. C. Vichy a longtemps menacé l'épouvantail lourdais.

Il était juste de rendre hommage au mérite et à la valeur de ces deux équipes, dont les chances avaient été injustement mésestimées.

Par ailleurs, la Section Paloise, privée de son éblouissant arrière Labarthette, a fini par s'incliner devant le S.U. Agenais.

Quant aux Montois, leur mobilité a fait trébucher les stratèges du Castres Olympique, conduits par le capitaine Matheu. Les Landais, à trois ans d'intervalle, prennent leur revanche dans la finale qu'ils avaient perdue en face des joueurs de Castres.

Ainsi, nous allons vers des demi-finales qui, le 20 avril, opposeront d'une part le F. C. Lourdes au Stade Montois et, d'autre part, l'U.S.A. Perpignan au S.U. Agenais.

Il est à remarquer que ni les Lourdais ni les Montois n'ont été, jusqu'à présent, battus une seule fois, et le hasard n'est pas heureux quand il les oppose en demi-finale.

Par ailleurs, il faut remarquer que les Agenais se signalent par leur ascension continue. Quant aux Perpignanais, ils se sont illustrés par leur énergie, mais leur technique ne semble pas encore être au point.

LES PERPIGNANAIS ONT JOUÉ 110 MINUTES POUR ÉLIMINER PÉRIGUEUX

De notre envoyé spécial M. de LABORDERIE

PAU. — Un combat d'endurance, un match au finish, tel se caractérise le quart de finale du Championnat de France de rugby joué à Pau devant une affluence record — deux millions de recette — entre l'U.S.A. Perpignan et le C. A. Périgueux.

Il fallut recourir aux prolongations pour départager deux équipes qui se tenaient de très près; il fallut 110 minutes de jeu pour permettre à l'équipe la plus en souffle, la plus résistante, la plus expérimentée, de s'inscrire victorieuse sur le tableau d'affichage.

Les Perpignanais, à l'ardeur légendaire, restèrent alors les maîtres du terrain, les maîtres de la situation.

A la 100e minute du jeu, ils avaient, en effet, réussi un essai, le seul du match, essai marqué par l'international Sanac, à la suite d'un départ en touche de son camarade Grau.

Ainsi, c'est par 5 à 0 que l'U.S.A. Perpignan arrachait la victoire, mais vraiment cela n'avait pas été sans mal.

Au cours des 80 minutes réglementaires, les Catalans avaient été bel et bien tenus en échec par les Périgourdins. Leurs avants ne pouvaient rien contre le jeu efficace de Bordas, l'un des meilleurs hommes sur la pelouse, contre celui de Borie et de Meden, qui couvraient beaucoup de terrain, contre la défense tenace de Vidal ou de Larret.

Bref, au bout des 80 minutes réglementaires, rien n'était marqué. A la faveur des sévères et presque inhumaines prolongations, l'ardeur et le cran habituels des Perpignanais forcèrent la victoire.

Les départs de Guasch, de Furcade, de Galy devinrent menaçants et, finalement, à la vingtième minute des prolongations, c'était l'essai de Sanac.

Le C. A. Périgueux est tombé en beauté, après avoir mis en valeur son arrière, Lamouroux, la défense de ses trois-quarts, Andrieux, Larrigaudière, le jeu de ses demis, Pilon et Lacoste et la force de ses avants.

DARRIEUSSECQ ET ARTIGAS LES MEILLEURS MONTOIS

De notre corresp. particulier André DUCOS

BORDEAUX. — Dans les vestiaires du Stade municipal de Bordeaux, les « Boutons d'Or » de Mont-de-Marsan » et les « Bleu Azur » de Castres étaient, les uns et les autres, fermement décidés à s'imposer, mais, aussi, à ne pas se livrer en attaque.

On ne réalisa rien, ou à peu près, durant les quarante premières minutes, et il fallut (dix-neuvième minute) un but de pénalité de Berrocq, sanctionnant un hors jeu de Vignard, pour que les Montois mènent, au repos, par 3 points à 0!

Fort heureusement, le jeu s'anima et s'éclaircit durant la deuxième mi-temps, restant très ouvert, plaisant, jusqu'au coup de sifflet final.

On vit, enfin, du jeu un peu désordonné peut-être, mais suffisant pour prouver que les deux adversaires possédaient les qualités nécessaires pour attaquer et marquer.

Ce fut, finalement, par 14 points à 8 (2 essais de Dagès et Carrère aux 53e et 65e minutes, un but de Berrocq (19e), un drop de Loyola (78e) à deux essais Julié et M. Siman 57e et 68e minutes (ce dernier transformé par Pierre Antoine) que les Landais, plus souples, plus rapides, l'emportèrent

Darrieussecq, très clairvoyant et aux longs coups de pied judicieux, fut, avec l'arrière Artigas, le meilleur Montois derrière un pack généreux, qui doit être cité en bloc. Mention spéciale toutefois pour Larrezet à la touche.

A Castres, Matheu, Vignard, Pierre Antoine, Amen en avants, Mauran et Maurice Siman furent les meilleurs quand ils en eurent l'occasion.

Championnat de France Fédérale

1/4 de finale

A Paris : S.U. Agen-Section Paloise, 8-0.
A Pau : U.S.A. Perpignan-C.A. Périgueux, 5-0.
A Bordeaux : Stade Montois-Castres Olympique, 14-8.
A Castres : F.C. Lourdes-R.C. Vichy, 12-9.

Les demi-finales

Les demi-finales se disputeront le 20 avril et seront ainsi composées :
S.U. Agen-U.S.A. Perpignan
F.C. Lourdes-Stade Montois

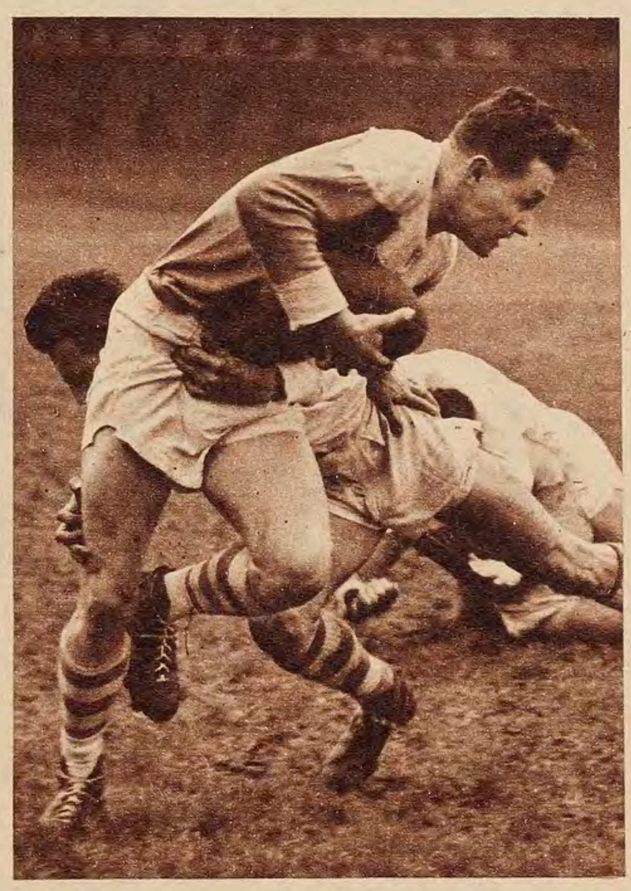
Challenge Rutherford 1/4 de finale

A Nevers : R.C. France-A.S. Bort, 11-5.
A Montauban : S.C. Tulle-U.S. Bergerac, 9-8.
A Narbonne : U.S. Carmaux-U. Montélimar, 6-3.
A Toulon : Stade Lavelanet-L.O.U., 12-8.

Les demi-finales

Les demi-finales se disputeront le 20 avril et seront ainsi composées :
R.C. France-U.S. Carmaux
Stade Lavelanet-S.C. Tulle

S.U. AGEN-SECT. PALOISE (8-0). La rencontre ne fut qu'un rude duel d'avants. Sur une touche courte, Saux s'est assuré le ballon. Derrière lui, Clavé va l'arrêter. A droite : Gris.



L'ailier Robert Carabignac, qui s'élançait vers les buts palois, est plaqué par son vis-à-vis Lambert. Il marquera, peu après, un bel essai, grâce à sa décision.

LE TRIO CARABIGNAC A RÉUSSI SON NUMÉRO

L'EQUIPE la plus complète, indiscutablement la meilleure aujourd'hui, a mérité la victoire.

C'est par ces mots que Albert Cazenave félicita, après le match de Buffalo, les joueurs d'Agen.

A vrai dire, le duel serré que se livrèrent les avants fut, à certains moments, éclairé par quelques départs des attaquants. Mais, pendant 80 minutes, de ce quart de finale, Béarnais et Garonnais ne visaient que le résultat.

Pourtant, la victoire indiscutable de l'équipe de Basquet, qui se traduisit par deux essais, un de Robert Carabignac, en première mi-temps, un autre du puissant seconde ligne Gris à neuf minutes de la fin, essai que Jo Carabignac aggrava d'une transformation, aurait pu être mis en question, en deux circonstances.

Pau a laissé passer sa chance peu avant le repos, alors que le jeu se situait à quelques mètres des buts agenais.

Entre temps, le duel des talonneurs, par décision de l'arbitre, se sanctionnait par un match nul, chacun étant renvoyé aux vestiaires. Dans la bagarre, le Palois Martin avait perdu une incisive et Clavé, l'Agenais, avait hérité d'un superbe « coquard » à l'œil gauche. Clavé, après vingt-deux ans de rugby, est pénalisé pour la première fois. C'est sa dernière saison!

Avant France-Angleterre, les internationaux Basquet et Jo Carabignac ont montré une forme très brillante et ont été à l'origine du succès d'Agen. Jo Carabignac a été le roi des coups de botte. Son frère André, à la mêlée, ne manque pas de classe; quant au troisième, Robert, il a, en signant le premier essai, montré beaucoup de décision..

LES " RELATIONS " VUES PAR UN JOURNALISTE FRANÇAIS RÉSIDANT EN ANGLETERRE

La Foudre et le Paratonnerre

par J.-J. BERTHIER

L'ASSEMBLEE générale de la Fédération Française de Rugby délibérera en avril sous la menace d'une seconde rupture des relations franco-britanniques. Le communiqué publié par l'International Board, à Edimbourg, le 17 mars, met la F.F.R. en demeure de procéder « à des réformes effectives » et note que « le Comité Directeur de la Fédération s'est unanimement prononcé le 22 décembre dernier pour l'abolition du championnat ».

La ligne est clairement tracée. Trop précisément même pour qu'on n'ait pas envie de lire entre les lignes. Les Britanniques ont bon dos, à ce qu'il nous semble.

Vivant en Angleterre, il ne m'appartient pas de prendre part à la querelle du rugby français. Mais il convient peut-être de mettre certaines choses au point.

Les Britanniques sont nos amis. Ils apprécient tout ce que le rugby français apporte au tournoi des Cinq (et aux autres rencontres internationales, trop rares hélas) d'imagination, d'esprit d'entreprise, d'adresse, de vivacité, de ce qu'ils appellent « élan » et « joie de vivre ». Il n'est pour eux « bon arrière que de France », que ce soit Brun, Alvarez, Baudry, etc.; nul n'a été plus populaire que les bons géants Gogh et Magogh (Soro et Moga); Jean Prat est illustre et Pomathios est plus célèbre ici qu'il n'est en France. Davantage, si vous demandez au spectateur de Twickenham quel est son ordre de préférence, il vous répond qu'Angleterre-France vient au troisième rang, après le « Varsity match » et Angleterre-Ecosse. C'est là un hommage d'autant plus remarquable au génie du rugby français et au *fair play* du XV tricolore que cette rencontre est à peine entrée dans la tradition. Et la tradition compte, dans le cas de la Calcutta Cup, par exemple. Les Rugby Unions ont aussi l'esprit pratique et l'on ne vous cache pas ici, en privé, que ce serait dommage de perdre deux belles recettes.

Pour ces raisons, et parce que la cause du rugby leur est chère, les Britanniques n'ont aucune envie de ne plus jouer avec nous. Et, s'ils devaient s'y résoudre, soyez sûrs qu'ils n'auront ni souhaité, ni provoqué, ni exigé la rupture.

Bien qu'ils en aient l'air, aux termes du communiqué, et qu'ils se soient désormais engagés. Ce qui montre à quel point ils sont nos amis.

Car il est clair que la résolution d'Edimbourg est une résolution de complaisance, destinée à renforcer au sein de l'Assemblée Générale l'action des « réformateurs ». Le texte même du communiqué suggère que le Board s'est laissé convaincre que c'était la meilleure manière de venir en aide au rugby français : « le Board a pris note de l'opinion unanime du Comité Directeur de la F.F.R. ».

Il est évident que les Rugby Unions n'ignoraient rien des « actions et des tendances de certains clubs, en contravention avec les règlements et les statuts de la Fédération elle-même et contraires à l'esprit du rugby amateur ». Mais les officiels britanniques, qui ne méconnaissent pas les difficultés particulières du rugby français et qui ne sont plus aussi intolérants qu'ils ont pu l'être, auraient, tout l'indique, préféré être moins précisément informés; ils auraient volontiers fermé les yeux si le mal n'avait été si flagrant et se seraient contentés, si on leur en avait laissé le loisir, d'exhorter nos responsables à mettre de l'ordre dans leur maison.

La question se pose : qui a semé le vent et pour quels motifs ? Qui voulait attirer la foudre ? Pas ceux, sans doute, que la foudre pouvait menacer. Mais il semble bien que ceux-là, quand ils ont senti venir l'orage, se sont découvert une âme de paratonnerre.

DES SCORES IMPRESSIONNANTS DANS

GIRONDINS-CELTIC DE PARIS (42-10). L'ailier Parisien Bellan ne peut empêcher Contrastin de marquer un essai. A gauche : le trois-quarts bordelais Gayan. A dr. : Prévost (T. tr. de Bordeaux).

PERPIGNAN-AGEN EN DEMI-FINALES

SOYER MEILLEUR BUTTEUR QUE PRAT

(De notre envoyé spécial : Georges DEJEAN)

CASTRES. — On s'attendait, en général, à un succès indiscutable et sans bavures des Lourdais. Eh bien! sur le terrain du Castres Olympique, Vichy a failli causer la surprise sensationnelle du championnat 1951-52. C'eût été immérité, il faut le reconnaître, et la logique même en sport a encore prévalu.

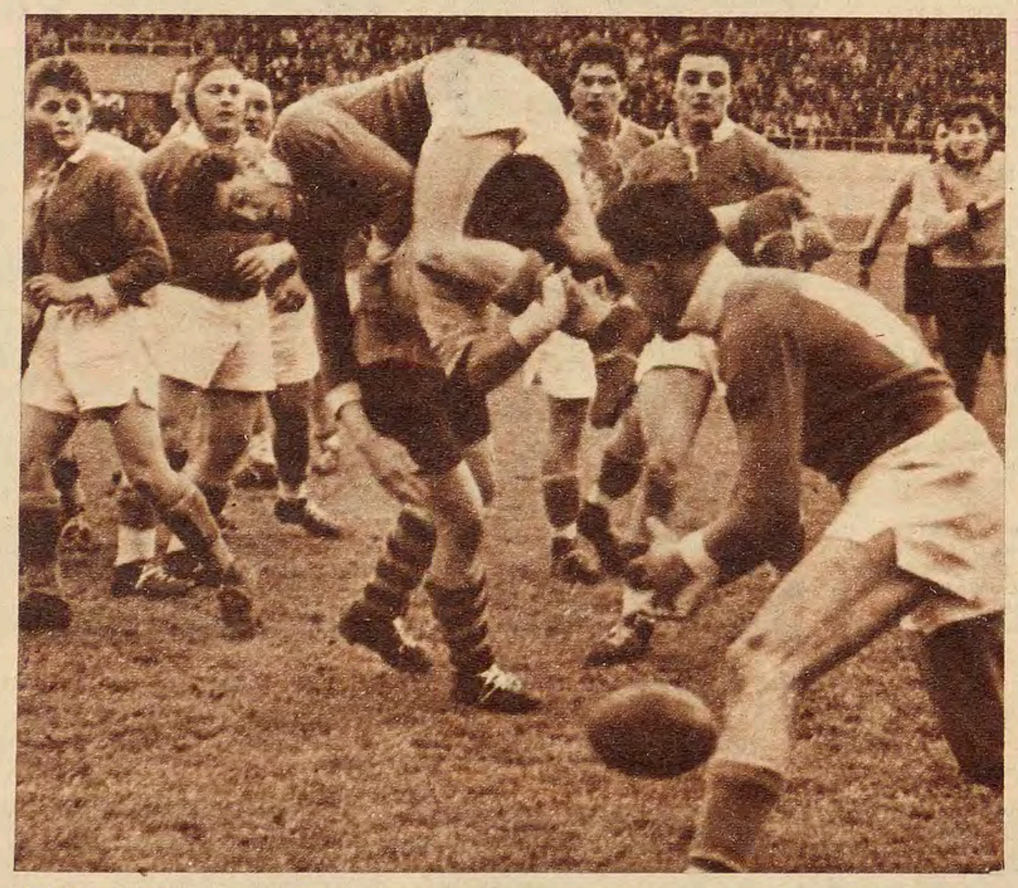
Pourtant, Soyer, plus fort que Jean Prat, avait réussi à donner, au repos, un léger avantage à la marque à son équipe (9 à 6), réussissant sur coup franc trois buts sur coup de pied tombé, dont deux arrachèrent l'admiration du public, puisqu'ils furent réussis des 45 mètres du bord de la touche.

Il faut dire que, durant cette première mi-temps, Vichy bénéficia de l'appoint d'un fort vent, que Jean Prat ne sut pas mettre à profit par la suite, puisqu'il consentit à céder les tentatives de coup de pied à son arrière Claverie. Mais les trois essais acquis par Bourdeu, Estrade et Sempastrous, qui sanctionnent la défaite de Vichy, prouvent suffisamment la maîtrise et l'autorité dont les Bigourdins ont fait preuve quand ils le voulurent.

Match monotone, jeu pauvre, au cours duquel les trente acteurs sont restés dans un prudent anonymat. Nos internationaux ne parurent pas sous un jour particulièrement faste, surtout Maurice Prat, que son partenaire Martine n'eut aucune peine à éclipser. Jean Prat et Bourdeu ne s'employèrent guère et ne méritent sans doute pas d'être jugés sur ce match.

A Vichy, manque de confiance en soi, timidité, absence de sang-froid devant un adversaire de marque. Un quinze sympathique, qui avait tout à gagner et qui a réussi à s'attirer les sympathies du public.

F.C. LOURDES-R.C. VICHY (12-19), à Castres. Le pilier de Vichy, Sans, soutenu par Vitry et pressé par Domec, qui va le plaquer, dégage. A gauche : Guinle. A dr. : Buzy.



STADE MONTOIS-CASTRES OLYMPIQUE (14-8), à Bordeaux. Au moment d'être soulevé de terre par le Montois Brocas, Vignard a passé le ballon à son ailier Bardy (à dr.). A g. : Dagès. Au fond : les avants Amen et Pierre Antoine (T. t. Bordeaux).

U.S.A. PERPIGNAN - C.A. PERIGUEUX (5-0 après prolong.), à Pau. Touche à l'avantage du Catalan Roucariès qui passe à Sanac.

LE CHAMPIONNAT DES TREIZE MARQUÉ PAR LA DÉFAITE DES CATALANS

VILLENEUVE-CATALANS (31-8). En triomphant des Catalans, Villeneuve conserve encore une chance de se qualifier pour les demi-finales. Piques projette Fallières en touche. A gauche : Eito.

ALBI-CARCASSONNE (15-30). Les Albigeois n'ont pas résisté aux équipiers de Puig-Aubert. Une contre-attaque menée par Cesse, qui vient d'échapper à Llary. A terre : Benausse (T.t. Albi).

LEUR CARRIÈRE DANS LE CHAMPIONNAT

F.C. LOURDES

POULES DE HUIT

Bat Stade Bordelais, 19-0.
Nul avec le F.C. Oloron, 6-6.
Bat Aviron Bayonnais, 11-0.
Nul avec U.S. Dacquoise, 0-0.
Bat U.S. Bergerac, 19-0.
Bat Stade Bagnérais, 27-11.
Bat S.U. Agen, 5-3.

1er de la Poule GUYENNE avec 19 points (+ 67)

POULES DE QUATRE

Bat Castres Olympique, 8-0.
Bat U.S. Montauban, 19-6.
Bat A.S. Soustons, 82-6.

1er de la Poule II avec 9 points (+ 41)
En 1/8e de finale, bat le P.U.C. par 11-3.
En 1/4 de finale, bat R.C. Vichy, par 12-9.

MEILLEURS JOUEURS : Jean Prat, Maurice Prat, Bourdeu, Manterola, les frères Labazuy, Martine, Buzy.

PARTICULARITES : Equipe complète, dans toutes ses lignes; jeu qui s'appuie sur la sécurité; troisième ligne particulièrement remarquable. Atout supplémentaire : coups de pied de Jean Prat.

U.S.A. PERPIGNAN

POULES DE HUIT

Bat S.C. Graulhet, 23-0.
Bat Côte Vermeille, 9-3.
Bat Stade Lavelanet, 11-9.
Battu par S.C. Mazamet, 3-11.
Bat Castres Olympique, 11-3.
Nul avec Céret Sports, 0-0.
Nul avec U.S. Carmaux, 3-3.

2e de la Poule MIDI avec 17 points (+ 28)

POULES DE QUATRE

Bat A.S. Montferrandaise, 18-8.
Bat A.S. Roanne, 31-6.
Bat F.C. Grenoble, 8-0.

1er de la Poule III avec 9 points (+ 38)
En 1/8e de finale, bat C.A. Béglais, 12-5.
En 1/4 de finale, bat C.A. Périgueux, par 5-0.

MEILLEURS JOUEURS : Sanac, Ménichelli, Furcade, Galy et Brazès.

PARTICULARITES : Equipe qui trouve sa supériorité dans son ardeur et dans sa vitesse de jeu. Dans le désordre qui en résulte, Brazès et Furcade apportent un peu de clarté.

STADE MONTOIS

POULES DE HUIT

Bat F.C. Auch, 8-5.
Bat Stade Aurillac, 14-5.
Nul avec C.A. Briviste, 0-0.
Bat Stade Toulousain, 12-6.
Bat U.S. Montauban, 10-0.
Bat S.C. Tulle, 6-3.
Bat S.C. Albi, 5-3.

1er de la Poule GARONNE avec 20 points (+ 33)

POULES DE QUATRE

Bat Aviron Bayonnais, 6-3.
Bat U.S. Dacquoise, 16-3.
Bat C.A. Béglais, 6-5.

1er de la Poule I avec 9 points (+ 17)
En 1/8e de finale, bat le Stade Toulousain par 5-0.
En 1/4 de finale, bat Castres Ol., par 14-8.

MEILLEURS JOUEURS : Pascalin, Béhérégaray, Carrère, Baulon, Darrieusecq, Laussucq, Dagès et Artigas.

PARTICULARITES : Jeu à la main en profondeur, passes croisées, mobilité.

S.U. AGEN

POULES DE HUIT

Bat Stade Bagnérais, 3-0.
Bat Stade Bordelais, 14-0.
Bat F.C. Oloron, 13-0.
Nul avec Aviron Bayonnais, 0-0.
Bat U.S. Dacquoise, 6-3.
Bat U.S. Bergerac, 11-0.
Battu par F.C. Lourdes, 3-5.

2e de la Poule GUYENNE avec 18 points (+ 42)

POULES DE QUATRE

Bat Stadoceste Tarbais, 9-5.
Bat P.U.C., 12-0.
Bat U.S. Cognac, 8-5.

1er de la Poule IV avec 9 points (+ 19)
En 1/8e de finale, bat R.C. Toulon, 9-3.
En 1/4 de finale, bat Section Paloise, par 8-0.

MEILLEURS JOUEURS : Basquet, Carabignac, Genestine, Célestine et Guilleux.

PARTICULARITES : Jeu rude, sévère et efficace en défense. Action prépondérante de Basquet par ses coups de boutoir et de Carabignac par ses coups de pied.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE nombreux liens nous unissent à nos lecteurs et c'est la fierté de notre revue de les consulter chaque fois que l'occasion nous en est offerte. Mais ces avis que nous sollicitons ne sont pas les seuls que nous recevions. Fréquemment, en effet, des lecteurs, fidèles pour la plupart, nous font part, dans des lettres, de critiques, d'encouragements, ou d'observations. Ou bien nous répondons directement à ces lettres, ou bien nous en tenons compte, et ceux qui nous font l'honneur de nous accorder leur confiance n'ont pas été sans retrouver, dans nos numéros, certaines de leurs idées. Jamais encore, cependant, nous n'avons publié les missives de nos correspondants et nous l'avons toujours regretté. La place, il est vrai, nous est si mesurée que nous devions, bon gré mal gré, remettre de semaine en semaine la naissance de cette rubrique : « Le Miroir des lecteurs ». Si nous nous décidons, aujourd'hui, à la porter sur les fonts baptismaux, c'est que nous avons craint qu'à la longue, ceux qui ne partagent pas nos opinions aient l'impression d'une dérobade.

La meilleure manière de leur prouver qu'il n'en est rien était de leur ouvrir nos colonnes.

« Toutes les vérités, dit le proverbe, sont bonnes à dire », et nous ajouterons : dès qu'elles ne sont pas offensantes pour les tiers.

DE M. AMBRO DEMANGUE, 4, AVENUE DE LA REPUBLIQUE, A CHATEAU-THIERRY (AISNE) :

Lecteur assidu de « But et Club-Le Miroir des Sports » depuis plusieurs années, je n'avais jamais encore été blessé par un article quelconque lu dans votre hebdomadaire. Mais, celui de M. Serge Groussard, que j'ai en ce moment en mains, intitulé « Enfants du ring » (cf. « But et Club-Le Miroir des Sports » N° 342, du lundi 24 mars), me touche profondément.

Que nous importe, ici, de dire que le père de Laurent est mort en travaillant ? Pourquoi ne pas parler de la boxe et des boxeurs ? De leurs qualités et défauts sur le ring, et rien que cela ? C'est vraiment ce même combat qui a inspiré M. Groussard, quand il dit : « Les nègres n'aiment pas beaucoup l'état civil ». Comment le sait-il ? Où a-t-il vu un nègre de près ? Pourquoi même parler de toute une race quand il ne s'agit que d'un combat de boxe ?

Le grand romancier aurait mieux fait de nous parler de ses romans et de laisser les nègres en paix; ils souffrent assez comme ça.

Quand il écrit que « le gavroche de Buzenval s'en sortira, comme ils disent. Tandis que Hayes... »

Rien ne démontre que Dauthuille sortira du ring à temps et que Hayes persistera comme ses frères noirs.

Je crois que tous les Français savent que les nègres américains sont les descendants d'esclaves. Importe-t-il de le préciser ici ?

Il écrivait plus haut : « JE NE SUIS JAMAIS ALLE CHEZ NORMAN, dans le quartier noir de Boston, « la black town », mais J'IMAGINE quelle fut sa vie là-bas, dans une de ces petites maisons de bois à deux étages, peintes il y a très longtemps de couleurs qui se délavent et partagées entre deux ou trois ou six familles, au hasard des épidémies, des gains imprévisibles ou des malchanceuses parties de dés ou de cartes... »

Je crois que tout ceci n'a rien à faire ici, où il ne faut parler que de Norman. S'il n'a pas été chez lui, comme tant d'autres, mieux vaut se taire que d'imaginer.

J'aimerais lui démontrer le contraire de ce qui suit :

« LE PREMIER SOIN DES FRERES DE RACE et de « job » de Norman n'est pas de s'acheter, comme UN Villemain, des murs, des terrains — ce qu'on peut toucher, ce qui reste. C'est de se payer une ébouriffante série de complets obstinément clairs, avec des chemises de toutes couleurs, cravates assorties, etc... »

M. « Prix Fémina » a voulu dégrader aux yeux de vos lecteurs la race noire, en démontrant la supériorité de la sienne et combien il est raciste.

NOUS AVONS SOUMIS LA LETTRE DE M. AMBRO DEMANGUE A SERGE GROUSSARD QUI, APRES L'AVOIR LUE ATTENTIVEMENT, A DECIDE D'Y REPONDRE AFIN DE FAIRE UNE MISE AU POINT. NOTRE COLLABORATEUR A LA PAROLE :

Voilà une attaque que je ne tiens pas à laisser sans réponse.

Si M. Demangue s'était donné la peine de se renseigner avant de prendre sa plume à mon intention, il eût appris que mon œuvre, romanesque ou non, prouve mon antiracisme.

Pourquoi, s'enquiert-il, ai-je écrit que Hayes était arrière-petit-fils d'esclaves ? Eh ! il se pourrait que précisément j'eusse voulu de la sorte rappeler une longue iniquité. Je suis sûr qu'à la réflexion ma petite subtilité n'échappera pas à Ambro. (Je puis me permettre d'appeler notre polémiqueur par son prénom, puisqu'il me désigne par le mien.)

Notre correspondant me tient grief de n'être jamais allé chez Hayes et de m'être cependant complu à imaginer l'enfance du boxeur dans la « Black Town » de Boston. Que voulez-vous ! D'une part, je suis romancier, après tout. En outre, il se trouve — et je suis au regret de constater que M. Demangue eût été en mesure de s'en apercevoir, puisque je le précisai dans l'article qu'il met en cause — il se trouve, disais-je, que je suis allé à Boston ! Que j'ai fréquemment rôdé tout au long de son quartier noir ! Il se trouve enfin que, si j'ai insisté sur la pauvreté, voire la misère, de cette partie du grand port de la Nouvelle-Angleterre, c'est qu'il paraît séant de mettre parfois l'accent sur les lacunes d'une grande nation riche qui, par ailleurs, a droit, en mille points, à notre admiration.

Autre sujet d'ire : j'ai eu le front d'écrire que « les nègres n'aiment pas beaucoup l'état civil » ! Je dirai d'abord que c'est là un fait tellement patent que de grands journaux noirs des U.S.A., tels que « Ebony », s'en sont inquiétés. J'expliquerai ensuite qu'il s'agit là pour ces malheureux que sont souvent les noirs d'Amérique d'une auto-défense : quand on est trop âgé, tant de portes se ferment, là-bas !

M. Ambro crache des flammes rouges parce qu'enfin j'ai mis l'accent sur le côté... cigale des frères de race et de « job » de Hayes. Et alors ? Serait-il interdit de parler de la pitié que j'ai souvent ressentie envers les anciennes gloires ? Je conseille à M. Demangue de jeter un coup d'œil sur la collection 1951 d'un autre grand périodique noir des Etats-Unis, « Our world ». Il y lira des récits qui poignent le cœur. Il concevra (peut-être) qu'on est en droit de s'alarmer et de soupirer. Ceci posé, si M. Demangue avait pris soin de mieux lire mon article, il aurait noté que je ne m'y étendais pas seulement sur l'imprévoyance de nombreux boxeurs noirs, mais sur celle, aussi, de nombreux boxeurs blancs.

J'ai employé le mot : « nègre ». Beaucoup d'écrivains s'en servent, qui ne sont certes pas soupçonnables de racisme : tels Gide, et, pour citer un nom encore : René Maran, l'inoubliable auteur noir de « Batouala, véritable roman nègre » (1).

Le mot « nègre » n'est pas plus infamant que celui de « juif ». L'usage a prévalu de se servir indifféremment de « noir » et de « nègre ».

M. Demangue demande « où M. Serge a-t-il vu de près un nègre ? » Je lui répondrai que quand j'étais engagé volontaire pour la durée de la guerre au 2e Régiment d'Infanterie Coloniale, j'en ai côtoyé tous les jours. Je lui dirai encore que j'ai passé presque toute ma jeunesse dans l'Union Française et que, de plus, sous l'occupation, j'ai convoyé à plusieurs reprises, de Paris à la frontière espagnole, des noirs qui, à ce moment-là, vous pouvez m'en croire, ne me traitaient point en ennemi.

Serge GROUSSARD

M. JEAN-MICHEL FOLON, 104, AVENUE DERUCHE, A BRUXELLES (BELGIQUE) :

Votre numéro 342 était en tout point remarquable. Vous n'auriez pu faire mieux !

J'apprécie vivement les articles de M. Serge Groussard.

Bravo pour Marcel Hansenne qui raconte ses mémoires avec une vie si intense.

Enfin, je suis très agréablement surpris par l'impeccable tenue que votre hebdomadaire est en train d'acquérir.

SI LA PRECEDENTE LETTRE REÇUE A PU CHOQUER NOTRE EMINENT COLLABORATEUR SERGE GROUSSARD (ET NOUS LE COMPRENONS VOLONTIERS), CELLE-CI, PAR CONTRE, LE RASSURERA PLEINEMENT.

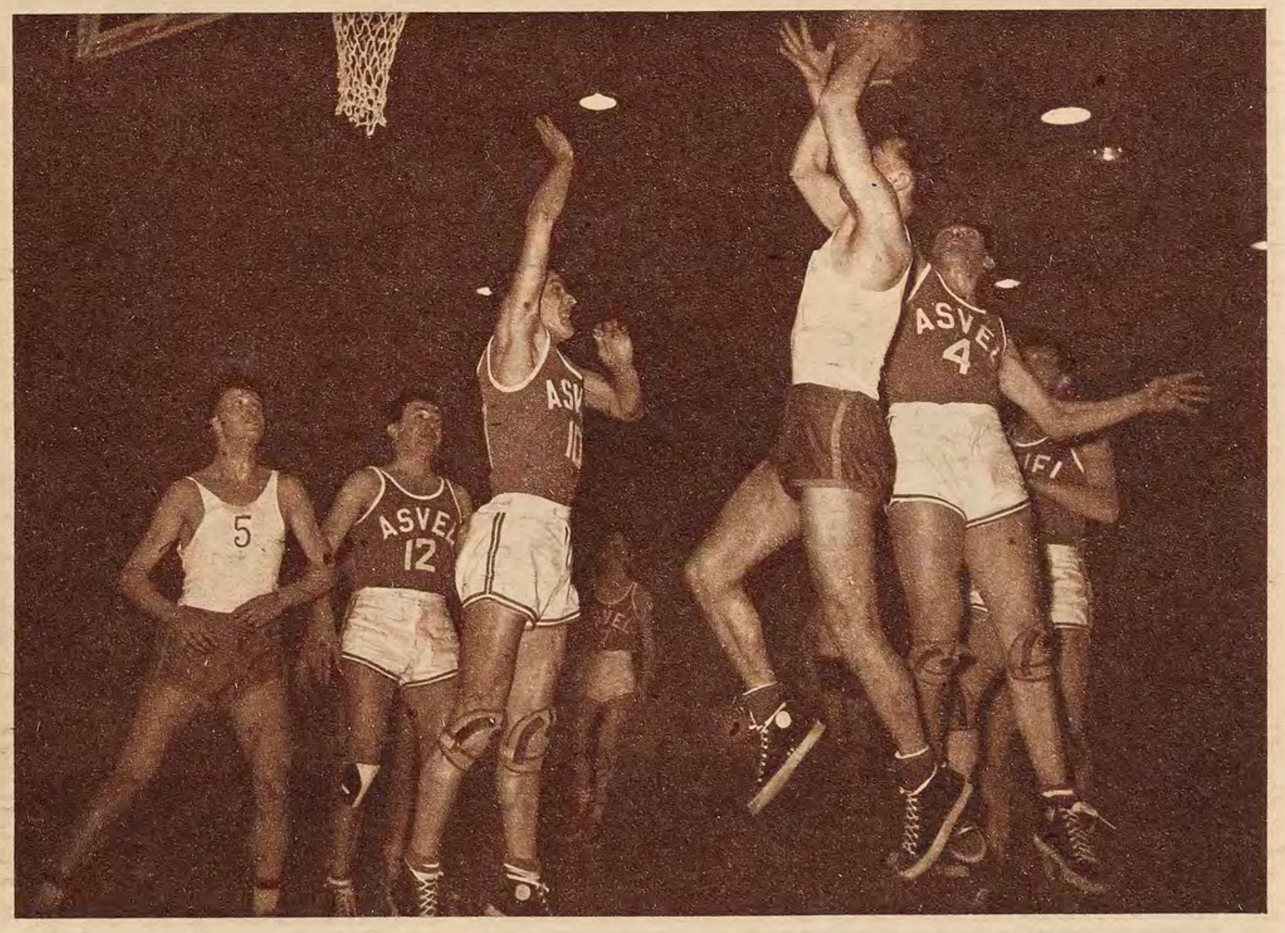
(1) C'est le titre exact de l'ouvrage...

MONTFERRAND

A.S. VILLEURBANNE, champion de France 51-52. On reconnait, debout, de g. à dr. : Vermorel, Sahy, Minard, André Buffière (capitaine), Rey et Georges Darcy, manager. Accroupis, toujours de g. à dr. : Fillod, Hugonin, Mercader, Sturla et Christophe. Les Lyonnais ont remporté, samedi, leur 3e titre, puisqu'ils étaient déjà au palmarès 48-49 et 49-50.

A.S. MONTFERRANDAISE, battue par Villeurbanne (48-43), disputait la finale pour sa première saison en division nationale. On reconnait, debout, de g. à dr. : Bonnet, Mathat, Casanova, Faugère et Régis Théron (capitaine). Accroupis, de g. à dr. : Petit, Clermontel, Henri Théron, meilleur marqueur du match avec 21 points, Lucien Bourillon et Fialoux.

pour profiter
entièrement
de vos loisirs...
CONTESSE F 1389
chaussez
Lowel
PALLADIUM
la chaussure basket bénéficiant de l'exploitation d'un brevet sensationnel
• perméable à l'air • imperméable à l'eau
assurant la ventilation intégrale du pied.
Le tissu
AIRGUTT
chaussez également
PALLATENNIS
semelle crêpe antidérapante
semelle intérieure et talon en spongieux.
Dessus toile coton extra-forte AIRGUTT.
* Ce sont des créations PALLADIUM spécialisée dans la fabrication des
Manufacture de caoutchouc chaussures de sports et d'usage
USINES à ARGENTEUIL (S.-&-O.) TÉL. : ARG. 14-51
FABRICATION PALLADIUM FRANÇAISE
En vente chez tous les marchands de chaussures
et chez tous les marchands d'articles de sports



L'intraitable défense lyonnaise a été débordée par le Montferrandais Bonnet, qui tire au panier malgré l'intervention de Raymond Sahy (4) et de Christophe (10). Régis Théron (5) et Buffière (12) observent l'action.

ND

it, debout,
aine), Rey
. : Fillod,
remporté,
9 et 49-50.

sputait la
nnait, de-
s Théron
Théron,
Pialoux.

rré l'in-
l'action.

A DONNÉ CHAUD A VILLEURBANNE !

ON épiloguera longtemps sur cette finale de la compétition nationale qui, samedi soir, au Palais des Sports, opposa Villeurbanne à Montferrand.

Qui méritait d'être champion de France? Le club lyonnais ou la formation auvergnate? Très sincèrement, l'un comme l'autre...

C'est l'A. S. Villeurbanne E. L. qui succède au Racing Club de France au palmarès de l'épreuve fédérale. Et c'est le nom d'André Buffière qu'il serait juste d'inscrire à la suite de celui de François Nemeth, puisque c'est grâce à Buffière, en effet, que les Lyonnais sont à nouveau champion de France comme les racingmen l'avaient été grâce à Nemeth.

Au tournant psychologique de la rencontre, le capitaine du team tricolore, qui n'avait pas attendu d'être à six minutes du coup de sifflet final pour se rendre compte que la victoire allait sourire aux Montferrandais, eut un trait de génie qui classe le champion. Deux interceptions magnifiques, suivies d'une longue passe à Rey, qui fut alors l'exécuteur du cerveau, et un superbe débordement terminé par un panier à mi-distance de toute beauté, permirent à Villeurbanne de mener (39-38) à la marque alors que, depuis le début de la seconde période, les Auvergnats, plus rapides et surtout mieux inspirés, avaient pris la direction des opérations.

La première mi-temps s'était passée sans incident digne d'être noté. A la surprise générale, l'A.S.M. et ses vaillants acteurs tenaient tête à l'invincible armada lyonnaise. Faugère et Bonnet en défense tenaient en respect les ailiers adverses qui, à aucun moment, ne pouvaient construire une phase de jeu efficace. Régis et Henri Théron à l'avant, fidèles à leur tactique, fonçaient vers la ligne de fond. En moins de dix minutes, Sahy et Buffière étaient, le premier, nanti de trois fautes personnelles, le second de deux. Assurément, si la tournure des événements ne changeait pas, Villeurbanne était irrémédiablement battue : Buffière et ses boys allaient même vers une catastrophe certaine. Cependant, c'était mal connaître la clairvoyance de celui que ses compagnons de l'équipe de France appellent familièrement « Bubu ».

Pendant le repos, le capitaine lyonnais précisa à ses troupes les défauts de la cuirasse adverse.

Cependant, dès la reprise, les Montferrandais continuèrent à procéder par coups de boutoir. Leurs contre-attaques, excessivement rapides et efficaces, fusèrent de toutes parts. En moins de cinq minutes, la marque, qui était de 22-20 en faveur de Villeurbanne, au repos passa à 30-22 à l'avantage des Monferrandais cette fois.

Les Montferrandais ralentirent leur rapidité d'évolution. Ce fut certainement leur perte. Les Lyonnais appliquèrent à la lettre les consignes reçues. Le point faible de leurs rivaux, le « centre » en l'occurrence, fut exploité au maximum. Rey, et surtout le puissant Minard, s'en donnèrent à cœur joie. Malgré l'adresse et la vitalité d'Henri Théron (meilleur marqueur de la partie avec 21 points), les Lyonnais grignotaient leur retard. Longtemps le tableau de marque afficha 38-33, toujours à l'avantage des Auvergnats. L'exploit de Buffière leur ôtait toute leur ardeur...

Ainsi, faute d'un barrage tactique suffisant, simple « flotting » sur les « centres », les Montferrandais laissaient le succès leur échapper.

Nous avons dit déjà qu'ils le méritaient tout autant que leurs rivaux. Leurs actions, mieux construites, plus vivantes, plus spontanées, moins méthodiques avaient très aisément conquis les dix mille spectateurs du Palais des Sports. Mais le résultat est là et Buffière a de bonnes raisons d'en éprouver une légitime fierté!

Henri CHAPUIS

MONTFERRAND ?
Une grande équipe...

Par ANDRÉ BUFFIÈRE

Capitaine de l'A. S. Villeurbanne

Ce n'était pas par hasard que Montferrand s'était hissé en tête de son groupe et avait accédé à la finale de la compétition nationale du basket. Malgré bien des avis autorisés, nous avions raison de croire que la formation auvergnate était dangereuse. L'A.S.M. est une très belle équipe. La condition physique de chacun des éléments qui la composent et leur rapidité d'action surtout sont pour l'A.S.M. deux atouts de première force, que complète l'adresse des frères Théron. Les Lorrains d'Auboué avaient la réputation d'être rapides. Ce n'est rien comparé à la vitesse de nos malheureux adversaires de samedi soir.

J'avais auparavant déjà disputé cinq finales. C'est la première fois pourtant que j'ai senti le vent de la défaite souffler avec autant de force, au cours de la seconde mi-temps, surtout lorsque l'écart à la marque se creusa...

Nos rivaux avaient choisi la tactique qui s'imposait pour nous vaincre : contre-attaques rapides par les ailes, ce qui devait forcer nos arrières — Sahy et moi-même — à commettre de nombreuses fautes personnelles. Cette tentative échoua de peu, puisque, en moins de neuf minutes, Sahy se trouva sanctionné de quatre fautes et moi de deux. Heureusement, notre ancien, Hugonin, à la place de Sahy, mis au repos sur la touche, fournit un grand match au poste d'arrière. Voilà pour la défense. Quant à l'attaque, il nous fallait jouer par le « centre ». A cette place, Rey et Minard, surtout ce dernier, n'eurent pratiquement pas d'opposants. C'était la seule manière de vaincre. Elle nous réussit. Tant mieux. Mais je reste persuadé qu'il s'en est fallu de peu pour que la victoire ne nous échappe...

(Recueilli par H. C.)

VILLEURBANNE ?
Un team complet...

Par RÉGIS THÉRON

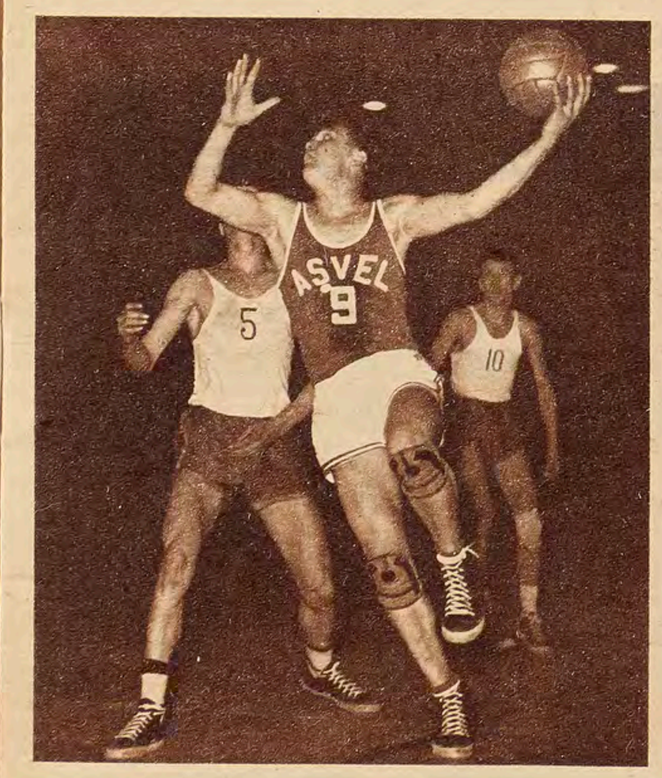
Capitaine de l'A. S. Montferrandaise

Dans ce débat, qui nous opposait à Villeurbanne, nous n'avions rien à perdre et tout à gagner. Malgré notre défaite, très honorable d'ailleurs, cette finale aura été pour nous d'un grand bienfait. Il n'y a pas de miracle en basket. Nous autres Monferrandais avons été battus par une équipe complète. Ils étaient dix joueurs... La cause de notre défaite réside dans ce chiffre. L'avenir dira si nous aurons su tirer profit de cet enseignement.

Toutefois, et je pense que je ne suis pas le seul à en être persuadé, nous pouvions sortir de l'arène grenelloise en triomphateurs. Hélas! notre faible avance de huit points, obtenue entre la huitième et la quatorzième minute de la seconde période, nous fut peut-être préjudiciable. Elle était survenue trop tôt dans le cours des événements. Elle nous obligea, inconsciemment, à ralentir le rythme de nos assauts, de nos contre-attaques. Elle eut le don de nous rendre amorphes au lieu de nous galvaniser. Peut-être que dans notre for intérieur ne croyions-nous pas à ce succès que les augures avaient annoncé comme impossible. Nous avons eu tort alors car, je le répète, Villeurbanne n'était pas imbattable.

Certes, Buffière et ses compagnons constituent une bonne équipe, une formation solide. De là, cependant, à en faire des épouvantails, il y a un large fossé qu'il ne faut pas franchir. Le P.U.C., par exemple, j'en suis convaincu, aurait battu nos rivaux du Palais des Sports. Ce qui ne retire absolument rien au mérite des nouveaux champions de France.

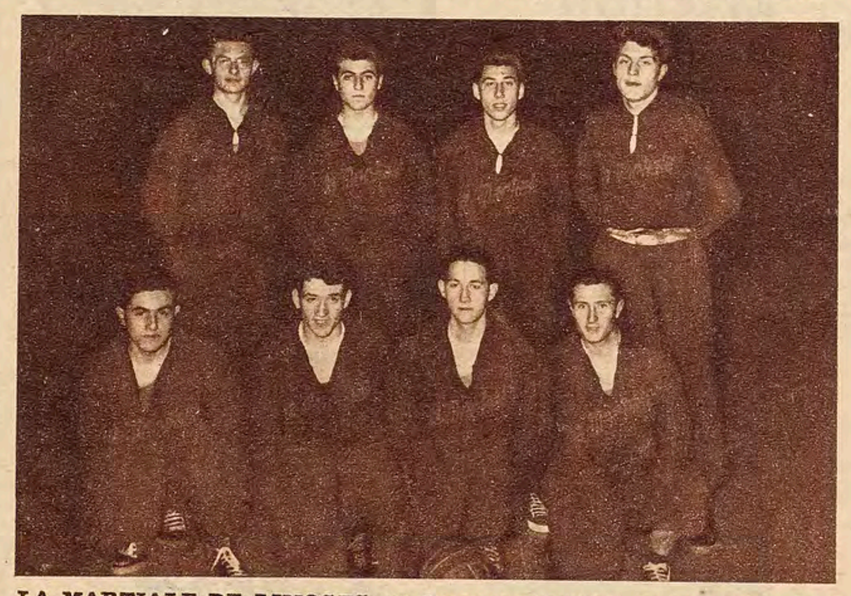
(Recueilli par H. C.)



Le puissant Lyonnais Minard (9) tente un tir au panier « en bras roulé ». R. Théron (5) ne pourra s'interposer.

Héros de la finale, A. Buffière, les traits tirés, mais souriant, est porté en triomphe par ses camarades.

CHATEAU-THIERRY, championne de France (féminine) pour la troisième fois, en battant Massilia Club (46-18). On reconnaît, debout, de gauche à droite : Herbach, Lamy, Anne-Marie Colchen, Henry et Duheu. Accroupis, de gauche à droite : Jacquet, Troquenet et Pinon.



LA MARTIALE DE LIMOGES est devenue champion de France junior masculin, en battant le C.O. Billancourt, par 43 à 34. L'équipe limousine était composée des joueurs suivants : Koundrioukoff, Dupuy, Jalinaud, Betoulé, Rebeyrol, Perverie, Gandois (capitaine) et Perrin.

LEUR CARRIÈRE DANS LE CHAMPIONNAT

VILLEURBANNE		MONTFERRAND	
ALLER		ALLER	
1er tour : battu par Fougères	45-35	1er tour : bat R.C.M. Toulouse	40-37
2e tour : b. A.S.C. Hellemmes	51-33	2e tour : bat Championnet Sp.	45-36
3e tour : bat A.S. Cabourg	68-38	3e tour : bat Saint-Etienne T	64-40
4e tour : bat S.S. Nilvange	46-30	4e tour : battu par P.U.C.	61-39
5e tour : bat E. V. Bellegarde	45-43	5e tour : bat A.S.P.O. Tours	62-59
6e tour : bat C.S.M. Auboué	65-42	6e tour : bat Rupella Sport	48-43
7e tour : bat Racing C. F.	48-38	7e tour : bat Ol. Antibes	74-48
RETOUR		RETOUR	
1er tour : bat A.G.L. Fougères	57-46	1er tour : bat R.C.M. Toulouse	48-47
2e tour : bat A.S.C. Hellemmes	64-42	2e tour : bat Championnet Sp.	80-53
3e tour : battu par Cabourg	47-44	3e tour : bat St-Etienne T.	49-41
4e tour : bat S. S. Nilvange	71-62	4e tour : bat P.U.C.	36-34
5e tour : battu par Bellegarde	53-50	5e tour : bat A.S.P.O. Tours	50-35
6e tour : bat C.S.M. Auboué	54-40	6e tour : battu par Rupella Sp.	39-27
7e tour : bat Racing C. F.	41-37	7e tour : battu par Ol. Antibes	51-49

FINALE : A.S. Villeurbanne E.L. bat A.S. Montferrand, 48-43.

LA CARTE DE VISITE DES VAINQUEURS

ASSOCIATION SPORTIVE DE VILLEURBANNE EVEIL LYONNAIS

Nom	Profession	Hauteur	Année	Poids	
Sturla Gérard	Bijoutier	1 m. 70	1921	69 kg.	Internat.
Sahy Raymond	Aide comptable	1 m. 86	1922	89 kg.	Internat.
Hugonin Alfred	Ajusteur	1 m. 75	1930	77 kg.	Sél. Lyon.
Mercader José	Electricien	1 m. 78	1922	70 kg.	
Fillod Gabriel	Epicier	1 m. 75	1923	70 kg.	
Rey Henri	Ajusteur	1 m. 84	1919	76 kg.	Internat.
Minard Guy	Menuisier	1 m. 87	1923	90 kg.	Sél. Lyon.
Christophe Paul	Pâtissier	1 m. 75	1920	75 kg.	Sél. Lyon.
Vermorel François	Bottier	1 m. 73	1919	70 kg.	
Buffière André	Moniteur	1 m. 86	1928	87 kg.	Internat.

CAPITAINE : Buffière André. MANAGER : Darcy Georges.

LES CHAUSSURES DE BASKET

FABRIQUÉES PAR LES Ets MERCIER FIDÈLES A LEUR TRADITION DE QUALITÉ

Toutes couleurs

HarLem

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

Tarif des abonnements

Ordinaires : 3 mois : 400 fr.
— 6 mois : 800 fr.
— 1 an : 1.600 fr.

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

★

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C. C. P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris

★

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT
124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

AVIATION MAGAZINE

Vous présente dans son numéro du 1er avril 1952 :

— La description technique du bi-moteur de transport suédois :
SAAB-90 « Scandia »

— La suite de la remarquable étude de R. Roux sur les engins aériens modernes :
LE MONDE DE DEMAIN

— Et toute l'actualité aéronautique dans le monde.

En vente partout. — 36 pages sous couverture 4 couleurs.
124, rue Réaumur, Paris (2e).
Tél. : GUT. : 75-20.

VOULEZ-VOUS ETRE S/INGÉNIEUR FORESTIER ?

Carrière passionnante accessible sans Diplôme, France, Colonies. Gains importants, brillant avenir assuré. Diplôme officiel d'Ingénieur après 5 ans de pratique. Brochure gratuite N° 382-B. ECOLE des BOIS et FORETS, 39, rue Denfert-Rochereau, PARIS. — 24 ans de succès.

Allô ! Allô !

GONDOLO

le biscuit qu'il vous faut !

GONDOLO, le biscuit du sportif !

Nous vous offrons
A CRÉDIT
POUR *1.000 Frs.*
à la commande et 8 versements mensuels de 2.000 francs ce
splendide carillon Grand Luxe S.H.D.

Evitant les intermédiaires, en provenance directe de nos usines, il vous donnera l'assurance d'une satisfaction réelle en vous offrant toutes les garanties.

En ronce de noyer, verni, clair ou foncé, comportant un mouvement de tout premier ordre, grâce à ses huit tringles vous aurez à votre choix deux airs :
WESTMINSTER *ou les* CLOCHES DU JURA
En choisissant le carillon S.H.D. à prix égal vous serez assuré d'une qualité supérieure. Notre carillon comporte une garantie absolue par bulletin individuel, numéroté, pour un parfait fonctionnement de dix ans.

C. 18 - ATTENTION - N'oubliez pas en passant votre commande de découper cette annonce en indiquant la gare la plus proche de votre domicile. Ceux qui passeront leur commande dans les 15 jours suivant la parution de cette annonce et enverront leur mandat de 1000 frs bénéficieront de la gratuité de port, d'emballage et de frais d'assurances.

N'ATTENDEZ PAS ! ECRIVEZ AUJOURD'HUI MÊME A
S. H. D., 106, RUE LAFAYETTE - PARIS

JEAN BRETONNEL RÉVÈLE A NOS LECTEURS

JOË MAXIM NE REFUSE PAS DE RENCONTRER R. VILLEMAIN

Mais Jake La Motta est sur les rangs et une demi-finale avec mon poulain est à envisager

Dès son retour en France, Jean Bretonnel a bien voulu confier à nos lecteurs la primeur de ses déclarations. « But et Club-Le Miroir des Sports » le remercie de cette faveur qui nous permet, dans les articles qu'il a écrits pour nous en exclusivité, de nous faire une opinion sur la suite de la campagne entreprise en commun par Robert Villemain et Pierre Langlois.

JE ne suis pas revenu en France pour traiter des affaires au nom de mes poulains. (Mon ami Maurice Operti, qui s'occupe de mon team en mon absence, a pleins pouvoirs pour gérer les intérêts de mes boxeurs, et je m'en félicite.) Non ! je suis rentré pour subir une légère intervention chirurgicale et désire prendre du repos près des miens.

En ce qui concerne mon poulain N° 1, Robert Villemain, j'ai, pour lui, des projets bien définis. Ray Sugar Robinson, lié par de nombreux contrats, ne nous donnerait probablement pas avant longtemps la possibilité de disputer le championnat du monde des poids moyens et, si Robert n'abandonne pas cette catégorie, il se trouve que la victoire sensationnelle qu'il vient de remporter, au Madison Square Garden, sur Danny Nardico, classé 5e mi-lourd mondial, lui ouvre le chemin vers un autre titre suprême, celui de Joë Maxim.

Avec mon représentant et camarade George Kanter, nous avons été invités au dîner annuel des managers américains et nous avons eu le plaisir d'y rencontrer Jack Kearns, ancien manager de Jack Dempsey et actuel manager de Maxim, champion du monde des mi-lourds. Kearns n'est pas opposé à un championnat du monde entre nos deux poulains, mais, entre les propositions qui nous ont été soumises par San Francisco et Montréal, il préférerait cette dernière ville, car la popularité de Villemain, depuis sa victoire sur Kid Gavilan, pulvériserait les records de recette établis en plein air. Qu'on me permette d'ouvrir, ici, une parenthèse en disant que Max Waxman, copromoteur des organisations de Montréal, et qui gère actuellement les intérêts commerciaux de Jack Dempsey, est un ami personnel de Jack Kearns.

Notre vieille connaissance Jake La Motta, depuis le passage de Bob Murphy dans les mi-lourds, est, lui aussi, candidat au titre mondial. Un combat Villemain - La Motta constituerait donc une demi-finale et pourrait fort bien être organisé avant la fin de l'été, à Detroit ou à Montréal.

Robert est actuellement au repos, à Providence, en compagnie de son beau-frère Raymond Dieu qui vient de remporter une belle victoire par K.O. Il passera une quinzaine en Floride et reprendra l'entraînement en vue de la continuation de sa campagne américaine, qu'il espère aussi brillante qu'à son début.

J'ATTENDS LES DEUX PROCHAINS MATCHES DE PIERRE LANGLOIS POUR DÉFIER GAVILAN

LE champion de France des welters, Pierre Langlois, que son professeur Roland Frilay m'a confié pour les Etats-Unis, dispute ce soir, à Montréal, son second combat américain. Son adversaire, Charlie Salas, est un boxeur de grande expérience, Mexicain fixé en Californie et classé immédiatement derrière les hommes de file de la catégorie. En cas de victoire, Langlois restera à Montréal avec son camarade de Pont-Audemer, Serge Ceustermans, afin d'y rencontrer l'ancien champion du monde Johny Bratton et, s'il passe brillamment ces deux épreuves, je me propose de demander officiellement, en son nom, le droit de challenger Kid Gavilan, champion d'Amérique, pour le titre mondial. Et j'espère que la Fédération Française de Boxe soutiendra, dans ce cas, Langlois comme elle a soutenu Charles Humez, il n'y a pas si longtemps.

J. Bretonnel

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

Adressez vos questions : 124, rue Réaumur - Paris (2e).

M. Victor BERNARD, 11, cité de la Haie, La Ferrière (Orne). — 1) Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre. — 2) Marcel Cerdan a livré 117 combats professionnels. Il fut seulement battu par Craster (9 janvier 1939, à Londres, disqualification au 5e round), Buttin (15 août 1942, à Alger, disqualification au 8e round), Delannoit (23 mai 1948, à Bruxelles, aux points), La Motta (17 juin 1949, à Detroit, K.O. technique).

M. Roger BONNEVAL, Creysse-sur-Quercy (Lot). — 1) Voici le palmarès du championnat de France sur route : 1908 : Garrigou; 1909 : Alavoine; 1910 : Georget; 1911, 12, 13 : Lapize; 1914 : Crupelandt; 1919 : Henri Pélissier; 1920 : Alavoine; 1921 : Francis Pélissier; 1922 : Brunier; 1923, 24 : Francis Pélissier; 1925, 26 : Achille Souchard; 1927, 28 : Ferdinand Le Drogo; 1929 : Marcel Bidot; 1930 : Bisseron; 1931 : Blanchonnet; 1932 : Godinat; 1933 : Roger Lapébie; 1934 : Louviot; 1935 : Speicher; 1936 : Le Grevès; 1937 : Speicher; 1938 : Maye; 1939 : Speicher; 1941 : Goutal; 1942 : Idée; 1943 : Maye; 1944 : Caffi; 1945 : Tassin; 1946 : Caput; 1947 : Idée; 1948 : Marcelak; 1949 : Rey; 1950, 51 : Bobet. — 2) Emile Idée a repris l'entraînement et il recourt.

M. GIRAUDAUD, postes, Mazé (Maine-et-Loire). — 1) Vous êtes encore trop jeune pour débuter en compétition. — 2) Gino Bartali aura 38 ans en juillet. Il sera peut-être au départ du Tour de France 1952, mais nous ne pensons pas qu'il pourra le gagner une troisième fois.

M. G.-L. MASSEUBE. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Y. PEYCELON, Source Badoit-Saint-Galmier (Loire). — 1) Bigot, Baron, Pibarot, Wartel, Cheuva, Heisserer, Da Rui, Veinante, Delfour, Roessler figurent parmi les meilleurs entraîneur français du moment. — 2) Pour les photographies en question, adressez-vous à M. R. Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris. — 3) Une licence ne vous donne pas l'accès gratuit sur les stades où se déroulent des rencontres de championnats de France professionnels.

M. Gabriel POUILLAUD, Institut Hélio-Marin, sana les Embruns, Bidart (Basses-Pyrénées). — 1) Nous avons transmis votre courrier. — 2) Antoine Bonifaci pèse 75 kg. pour 1 m. 74.

M. Robert SALTET, Florac (Lozère). — 1) Voici les dimensions réglementaires d'une table de ping-pong : 247 cm. 5 de long et 152 cm 5 de large; elle doit se trouver à 76 cm. 5 du sol. — 2) Voici les résultats des matches de deuxième division du 1er novembre 1951 : Rouen bat Amiens, 3 à 1; Montpellier bat Cannes, 2 à 1; Troyes bat Le Mans, 1 à 0; Valenciennes bat Toulon, 4 à 1; Besançon bat Alès, 5 à 1; Monaco et Béziers, 0 à 0.

M. SARGUET, Ville-Vielle (Gard). — Adressez-vous dans un magasin d'articles de sports.

M. Claude SERANGE, St-Gervais-d'Auvergne (Puy-de-Dôme). — Nous avons transmis votre courrier.

M. B. M. — Voici les adresses des clubs de deuxième division : Olympique d'Alès, 8, place Gabriel-Péri, Alès ; Amiens Athletic Club, 122, rue Louis-Thuillier, Amiens ; Sporting Club de l'Ouest Angers, place du Ralliement, Angers ; Racing Club Franc-Comtois, 18, place de la Révolution, Besançon ; Association Sportive Biterroise, allée Paul-Riquet, Béziers ; Association Sportive de Cannes, 6, boulevard Carnot, Cannes ; Football Club de Grenoble, 10, Clot Bey, Grenoble ; Union Sportive du Mans, 1, place Roosevelt, Le Mans ; Association Sportive de Monaco, Stade Louis-II, avenue de Fontvieille, Principauté de Monaco ; Stade Olympique Montpelliérain, 17, boulevard Sarrail, Montpellier ; Football Club de Nantes, 3, rue Racine, Nantes ; Cercle Athlétique de Paris, 272, avenue Daumesnil, Paris ; Football-Club de Rouen, 15 bis, rue d'Elbeuf, Rouen ; Stade Français, 5, rue Saint-La are, Paris ; Sporting Club de Toulon, 7 od de Strasbourg, Toulon ; Toulouse Football Club, 9, Arcades du Capitole, Toulouse ; Association Sportive de Troyes, 38, rue de la Monnaie, Troyes ; Union Sportive de Valenc ennes, Stade Nungesser, Valenciennes.

Un fidèle lecteur de « But et Club-Le Miroir des Sports ». — Voici les adresses des clubs de basket division nationale Amicale Sportive Cabourgeaise, place des Dunettes, Cabourg ; Association Sportive des Cheminots d'Hellemmes, 26, rue Danton, Hellemmes ; Association Sportive Montferrandaise, 63, rue Montlosier, Clermont-Ferrand ; A.S.P.O. Tours, 4, rue Corneille, Tours ; A.S. Villeurbanne Eveil Lyonnais, 6, Grande-Rue des Feuillants, Lyon ; A.G.L. Fougères, 48, boulevard Jean-Jaurès, Fougères ; Cadets Saint-Etienne Toulouse, 33, allée Edouard-Branly, Toulouse ; C.S.M. Auboué, 5, avenue de la Gare, Auboué ; Championnet Sport, 14, rue Georgette-Agutte, Paris ; E. V. Bellegarde, 40, rue de la République, Bellegarde ; Olympique d'Antibes, 31, avenue Robert-Soleau, Antibes ; P.U.C., 11, rue Soufflot, Paris ; Racing-Club de France, 5, rue Eblé, Paris ; R. C.M. Toulouse, 1, place Wilson, Toulouse ; Rupella Sport, Café de la Poste, La Rochelle ; Société Sportive de Nilvange, Nilvange.

Un lecteur à Viroflay. — Voici l'adresse de la Fédération Française de Cyclisme : 1, rue Ambroise-Thomas, Paris.

Une lectrice de Rognac (Bouches-du-Rhône). — Nous avons transmis votre courrier.

Vive Bombin. — 1) Juan Padilla est Mexicain. Il est né au Mexique. Il a livré quelques combats en Europe avant de retourner en Amérique. — 2) Envoyez-nous votre courrier.

En toutes circonstances, Bobet conserve la maîtrise de lui-même. Son visage est souvent empreint de gravité. Il a été supérieur dans le très difficile Paris-Côte d'Azur.

Gaston Bénac constate au terme de Paris-Côte d'Azur

Jamais la supériorité de Louison Bobet n'a été aussi éclatante !

NICE. — Pour ceux qui se contenteraient de ne retenir que les seuls résultats des étapes et du classement général de Paris-Côte d'Azur, Louison Bobet aurait fait walk-over, du commencement à la fin. Il n'aurait eu personne à battre. Or, la vérité est autre.

Oh ! je sais bien que l'épidémie suisse de maux de genoux a rapidement éliminé les deux autres grandes vedettes, les deux « K », mais ces derniers n'étaient ni en forme, ni en bonne condition morale.

A la Croix-de-Berny, ils s'étaient présentés battus d'avance. Ils donnaient l'impression d'être venus presque uniquement pour remplir un début de contrat.

Oui, mais il y avait les autres. Evidemment, le beau et jeune champion qu'est Darrigade était trop tendre pour cette course par étapes; Geminiani n'était pas assez bien « rodé » pour encaisser les coups durs, après ses déboires de Saint-Etienne. Les Belges de Bertin manquaient de détente, de conviction, cherchant en vain un leader. Il restait, comme adversaires dangereux, Impanis, en pleine ascension, Guy Lapébie, toujours plein d'astuce et d'opportunité, Dolhats, brillant et puissant sprinter, et enfin, et surtout, les jeunes, cette légion ambitieuse, mise en appétit par les premières épreuves en Afrique du Nord. Enfin, il y avait Charles Coste, en grande forme, redevenu le beau champion, et Jacques Dupont, toujours dangereux depuis sa victoire dans Paris-Tours.

Par contre, on ignorait ce qu'allait rendre le quatuor italien, où seul De Santi était connu. On doutait des possibilités de ce jeune vainqueur de la « Route de France », Vivier, qui, pour la première fois, se heurtait aux grandes vedettes. Or, c'est de ce dernier, humble « gregario » de De Santi, et du dénommé Zampini, que sont venues les surprises.

Ainsi, d'ailleurs, que de Keteleer, toujours bien placé et qui sait profiter admirablement de toutes les occasions.

On crut un temps que Lucien Teisseire allait dire son mot sur la fin, mais ses ambitions méritoires se brisèrent au bas de la côte de Saint-Paul-de-Vence, dans la course contre la montre.

Il faut se répéter pour parler de Bobet

J'ai parlé plus haut des abandons des deux « K », qui ne surprirent personne. Par contre, le cas Guy Lapébie est différent. Le vainqueur des Six-Jours de Berlin marchait très bien lorsqu'il fut victime d'un stupide accident mécanique. Une vis de son changement de vitesse était tombée et, la réparation étant très longue, il s'énerva et abandonna.

Louison Bobet trouva, dès le second jour, la cadence, la grande cadence, et il écrasa ses rivaux, Zampini excepté, dans le col de la République. Il ne lui restait plus qu'à confirmer sa classe, sa forme, sa supériorité. Il le fit de façon magistrale : trois fois au sprint, une quatrième fois contre la montre, sur un parcours tourmenté, sur des routes très glissantes. De ces quatre succès de notre très grand champion, c'est certainement celui qu'il obtint à Grasse qui est, pour moi, le plus probant. Lui qui n'est pas un spécialiste de l'effort solitaire, il battit avec une netteté et un brio admirables, tous les lauréats des « Nations ».

Aussi suis-je bien obligé de me répéter encore une fois pour souligner la grande valeur de notre « campionissimo », champion complet, tel que nous n'en connûmes jamais de semblable à l'intérieur de nos frontières. Louison a, pour lui, toutes les qualités du routier : excellent dans toutes les spécialités même celles qu'il négligeait autrefois, je veux parler des courses par départs séparés. « Lorsqu'on marche bien, lorsqu'on est en forme, on doit être prêt à courir contre la montre, aussi bien qu'en ligne », nous disait-il à son arrivée.

Et pourtant, il avait bien failli « coincer » dans la côte de Saint-Paul-de-Vence, tant sa hâte à rejoindre Lucien Teisseire, parti devant lui, était grande. Cette fois, une des rares fois d'ailleurs, Bobet se laissa entraîner par son tempérament qui l'emportait sur la raison.

A quoi tiennent, me demande-t-on, tous ces succès répétés du champion de France ?

Je répondrai : à tout un concours de circonstances favorables, d'atouts qu'il a su mettre dans son jeu. Il y a tout d'abord la classe, cette classe qui éclate à chacun de ses efforts victorieux; à l'organisation de la course, à ses aptitudes physiques et morales. Il y a aussi son entourage, cette femme admirable qui l'entoure de soins intelligents, sans essayer d'être son manager et de s'imposer. Il y a aussi, et peut-être surtout, le garçon si compétent et si méritant qu'est son soigneur Le Bert, qui ne le quitte pas d'une semelle et veille sur tout ce qui peut concourir à son succès. Il y a enfin son équipe, bien dirigée par Paul Le Drogo; il y a également l'amitié de Pierre Barbotin, celle de Charles Coste. Tout cela réalise un ensemble qui permet à Bobet d'épanouir très librement ses belles qualités de super-champion.

La grande révélation de la course : Vivier

La grande révélation de la course est le tout jeune Riberacois Vivier, 21 ans, amateur l'an dernier et vainqueur, à ce titre, de la « Route de France ». Il suffit d'avoir suivi l'une des échappées de ce jeune coureur, svelte, mais harmonieusement bâti (1 m. 78 pour 77 kg.), souple et racé, pour se convaincre qu'il est un vrai champion de demain. Ses jambes s'abattent droit sur ses pédales, sans provoquer le moindre déhanchement. Son corps ne bouge pas; rien en lui, même dans les cols de Castillon et de Braus, ne dénotaient d'effort. Oui, c'est là, je le répète, une révélation sensationnelle. Vivier est un nom à retenir pour les courses par étapes.

Maintenant, une confirmation : celle du petit grimpeur azuréen Dotto, qui, lui aussi, est un grimpeur de courses par étapes. Ces deux noms, Marcel Bidot les a inscrits sur son carnet, en prévision du prochain Tour de France, avec celui de Decaux, amateur l'an dernier et qui possède également un coup de pédale bien séduisant.

Ce Paris-Côte d'Azur, intéressant de bout en bout, disputé avec beaucoup d'ardeur, car, si Bobet se défendit en attaquant, Keteleer, Impanis, Zampini ne le ménagèrent pas; l'épreuve présenta un plus grand intérêt que celle de l'an dernier et, si l'organisation, toute de fortune, mais de bonne volonté, flotta quelque peu par instants, il ne faut pas jeter la pierre à ceux qui la mirent sur pied, car les innombrables difficultés semées sur le passage de la course n'étaient pas si faciles à franchir comme à résoudre...

DANSE SANS MUSIQUE

De l'un de nos envoyés spéciaux
Marcel HANSENNE

NICE. — Il n'y a pas eu de soleil, mais nous avons vu une course. Peut-être certains suiveurs, à l'âme poétique, en ont-ils éprouvé quelque regret. Peut-être même eussent-ils préféré que le contraire se produisît. Ils ont en tout cas de sérieuses raisons de se plaindre. L'entrée en Provence, notamment, a été complètement ratée. Ni les vieilles fontaines, ni les solennels cyprès, ni les oliviers centenaires malmenés par le vent, n'ont réussi à nous émouvoir. Le ciel était trop gris et la température trop fraîche. Seuls les pêchers apportaient quelque gaîté à ce paysage qui n'est plus rien sans soleil. C'est ainsi que nous traversâmes la Provence, pestant contre le froid et suivant les coureurs qui courbaient l'échine dans le vent pour soutenir un misérable vingt-huit à l'heure de moyenne.

S'il fallait que je résumasse d'une seule phrase l'impression extérieure que me fit ce Paris-Côte d'Azur, je dirais qu'il me parut une course muette. Sans doute avais-je trop dans les oreilles encore l'assourdissante bataille du dernier Tour de France, avec les bruits de centaines de moteurs et les acclamations d'une foule innombrable, surexcitée comme aux grands jours de l'Histoire. Le Tour avance au milieu des guirlandes multicolores et des cris, et Paris-Côte d'Azur n'a été qu'une danse sans musique, d'une sévère beauté. Pourquoi évitions-nous si souvent les agglomérations importantes pour nous engager dans des chemins silencieux ? C'est pour moi un mystère, bien que je suppose qu'il doive exister quelque raison à cela. Cependant, nous devions retrouver parfois les scènes classiques du Tour, adressant ainsi de la main un amical bonjour au pompier de service du village qui, en tenue de gala, indiquait la route à la caravane, d'un air très important. Pour les pompiers et les gardes-champêtres aussi, le passage des coureurs est un très grand jour, comparable au 14 juillet et au 11 novembre. Aux yeux de la population éblouie, leur prestige atteint alors un maximum vertigineux. Et je devine que c'est avec quelque nostalgie qu'ils voient les dernières voitures disparaître au loin.

Les deux premiers jours de la course devaient entraîner une véritable hécatombe de vedettes, à commencer par la décevante disparition de Ferdinand Kubler, dont le contrat doit sans doute stipuler qu'en cas de pluie le coureur suisse ne garantit plus rien. Je suppose que Kubler n'avait aucun goût pour cette épreuve dont il pressentait peut-être les difficultés. Auquel cas il ne se trompait pas. Je dirai même que tout ce qu'il pouvait appréhender se trouva dépassé par les événements, tant les coureurs devaient être durement secoués dans les jours suivants.

Bien qu'attendu, cet abandon causa quelque stupeur dans la caravane. On regrettait ce départ qui nous privait d'un des hommes ayant le plus de personnalité. Enfoui dans un groupe de coureurs anonymes, Kubler n'avait pratiquement rien fait depuis Paris. Il pleuvait et, brusquement, nous perdîmes de vue l'arc-en-ciel de son maillot.

La disparition des Lazaridès nous étonna moins. Apo, notamment, n'avait pas donné un seul coup de pédale facile depuis le départ. Il servit en quelque sorte d'étalon à l'épreuve. Lorsqu'on le voyait dans le peloton, on savait que l'allure n'était pas très rapide. Lui, le grimpeur né, devait trouver sa mort dans l'ascension d'un col, pourtant pas bien méchant, celui du Beaulouis. Lorsque nous l'aperçûmes sur la route, zig-zaguant et prenant un peu plus de retard à chaque coup de pédale, nous fûmes affligés d'un tel spectacle. Apo avait les cheveux en bataille comme aux jours de gloire et son visage était pareillement couvert de sueur et de poussière. Mais, depuis longtemps, il n'apercevait plus le peloton.

Pendant ce temps, la bataille faisait rage, menée par un Bobet, au visage résolu, un Geminiani gesticulant et un Teisseire rageur. Toute la course était suspendue à leurs gestes et, si d'autres parvenaient à les accompagner, on sentait bien que ce n'était qu'au prix d'un effort surhumain.

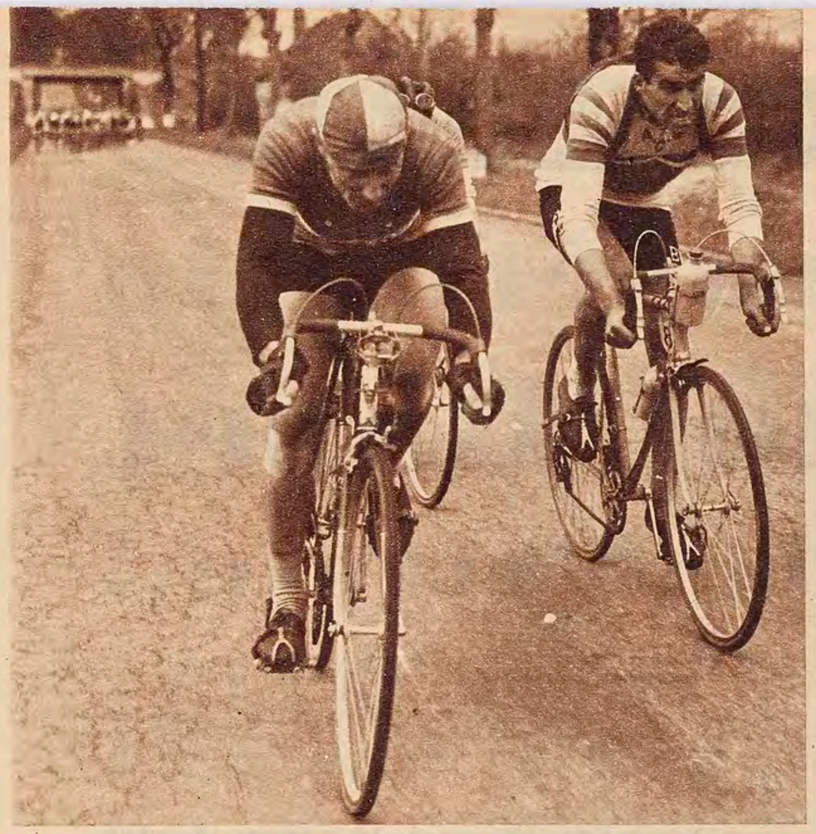
D'autre part, où donc se trouvait Koblet ? Eh bien, le Suisse aux yeux clairs était à la dérive, à l'arrière, entouré de petits gars stupéfaits de voir le grand Hugo avec eux. A priori, le vainqueur du Tour n'avait pas changé, son allure semblait toujours la même et rien, apparemment, n'indiquait la formidable différence qu'il y avait entre ce Koblet-là et celui du mois de juillet 1951. Si, tout de même, il soignait moins sa toilette, ne faisait plus de signes de la main aux voitures suiveuses et n'inspectait plus les régions qu'il traversait. Le

SUITE PAGE 12.

DES SPRINTS ONT MIS FIN AUX DEUX ÉPREUVES DE RENTRÉE DES AMATEURS ET INDÉPENDANTS

Dans Paris-Ezy, qui marquait la réouverture de la saison des amateurs, Guy Bidgrain s'est octroyé la victoire, au sprint, devant Papilion (à gauche) et Crouillère...

...tandis que, chez les Indépendants, Mermillod (à dr.) prenait le meilleur sur Léocat, dans le Prix Campione. Ces 2 épreuves étaient patronnées par le « Parisien Libéré ».



L'échappée décisive de la 1ère étape

A quelques kilomètres de Pougues-les-Eaux, Darrigade, qui mène, Geminiani (à dr.), Dupont (caché) ont pris 200 m. au peloton qui chasse énergiquement.

Le début du sprint devant le peloton

Le sprint est lancé, et les trois coureurs n'ont pas été rejoints, mais Lapébie, qu'on aperçoit au fond, s'est dégagé du peloton pour essayer de les « sauter ».

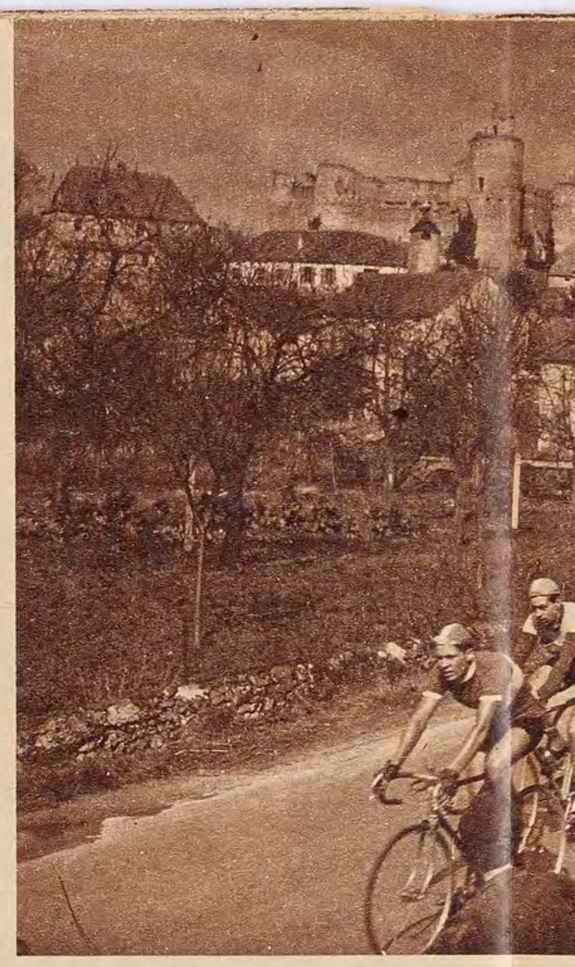
Le retour désespéré de Guy Lapébie

Le rapide Dacquois Darrigade a conservé une longueur d'avance sur Jacques Dupont, tandis que Geminiani (au milieu) lutte pour la 3e place avec Lapébie.

Dès le départ de Pougues-les-Eaux, un groupe s'est échappé, duquel Dotto et De Feyter se sont dégagés. Après avoir eu 10' d'avance, ils seront absorbés.

Dotto et De Feyter rejoints, Bobet commence à se montrer. Le champion de France, que suit R. Geminiani vient de saisir sa musette de ravitaillement.

Au nombre de ses coéquipiers, Louison Bobet compte son frère Jean (à g.) Le professeur d'anglais se comporte remarquablement en compagnie si relevée.



Derrière les deux fuyards, bien décidés, et dans considérable prise par le tandem de tête. Buchon

La maî dans l'E

Avant l'attaque du Col de la République, Gem victime d'une crevaison. La réparation faite, il

L'ascension du col est commencée. En tête, L. Bo front avec L. Teisseire, enfin retrouvé. Zampini e

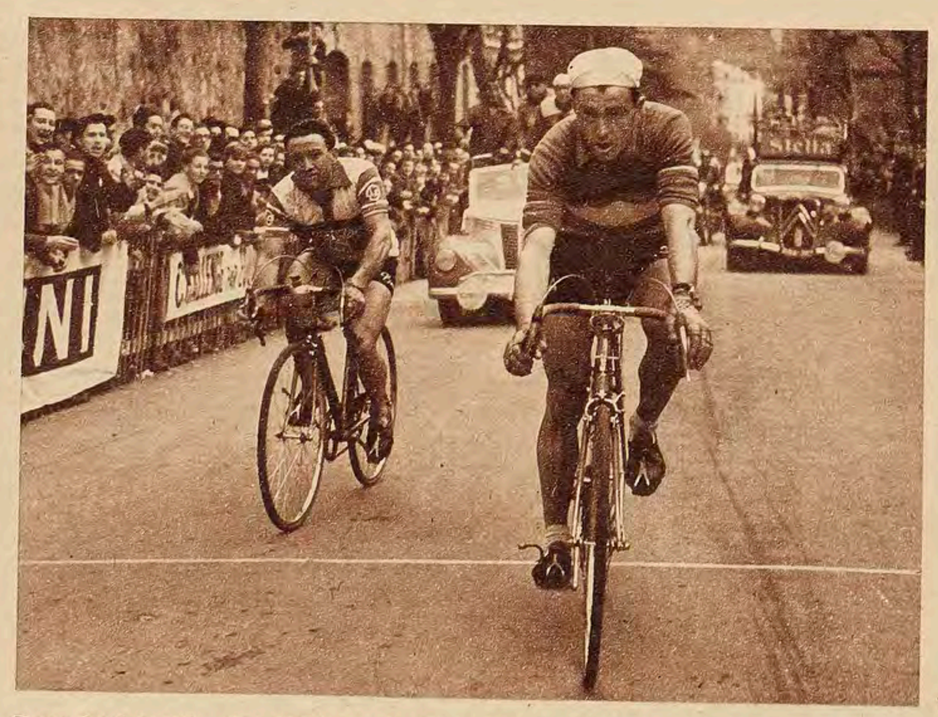
n décidés, et dans le froid matinal, le peloton chasse mollement. L'allure est lente et ceci explique l'avance m de tête. Buchonnet, Blomme et Geminiani donnent le ton. Tout rentrera dans l'ordre avec les difficultés.

naîtrise de Bobet l'Enfer du Centre

épublique, Geminiani a été aration faite, il va repartir.

Le champion de France et le petit Italien grimpent en danseuse. Ils ont lâché leurs camarades, mais Zampini perdra contact, à son tour, avant le sommet.

. En tête, L. Bobet roule de ouvé. Zampini est avec eux.



Dans la descente sur Annonay, le Transalpin a rejoint Bobet. L'arrivée est à mi-côte et le Tricolore, plus rapide, l'emportera de nette façon sur son rival.

Le style puissant du Champion de France

Puissant et bien posé sur sa selle, le champion de France Bobet a lâché tous ses adversaires dans le col de la République. Mains posées à plat au centre du guidon, il grimpe à la manière de Hugo Koblet. Son regard scrute la route.

DANSE SANS MUSIQUE

(SUITE DE LA PAGE 9.)

Koblet du Tour, si attentif à ne rien perdre des mille accidents de l'épreuve, avait fait place à un coureur appliqué.

Il ne dominait plus rien et, au contraire, subissait tout. Lorsqu'on l'observait assez longtemps, on finissait par être frappé de l'extraordinaire changement que la forme peut opérer chez un champion. René Vietto, l'œil plus sombre que jamais, lui démarra une fois sous le nez et Koblet fut incapable de prendre sa roue. Et pourtant, huit mois auparavant seulement, le Suisse avait tenu en échec, tout seul, les meilleurs coureurs du monde associés. Cela peut-il revenir? Rien ne permet d'affirmer que non. Mais ce sera un nouveau chapitre à ajouter aux mystères de la forme.

Kubler parti, Geminiani parti, Koblet parti, la course perdit de son intérêt en dépit d'un Bobet appliqué et sérieux, peut-être pas encore au mieux de sa condition physique lui aussi, mais autour duquel la course tout entière tournait.

Entre Paris et Antibes, rien n'avait pu se faire sans que le champion de France ne l'eût voulu ou accepté. Le visage grave, il avait contrôlé chaque action du peloton, autorisé ou défendu certaines échappées, dirigé de magistrales contre-attaques, bref, en un mot, avait été le pivot de ce Paris-Côte d'Azur. Pourtant, à la veille de l'étape contre la montre, il avait tout encore à redouter d'un Lucien Teisseire miraculeusement retrouvé et qui avait accumulé les coups de boutoir, comme s'il voulait vérifier que le démarrage précédent n'était pas le dernier dont il fut capable. On sentait beaucoup de joie dans chaque effort de Teisseire. Toutefois, ses admirateurs pouvaient craindre qu'à la longue il ne finit par s'épuiser complètement à ce régime. Enfin, que valait au juste ce mystérieux Zampini, qui possède à fond l'art du camouflage? Quatre hommes se tenaient encore en cent secondes, et c'était là l'inattendu résultat d'une bataille engagée sur un ruban de route long de neuf cents kilomètres.

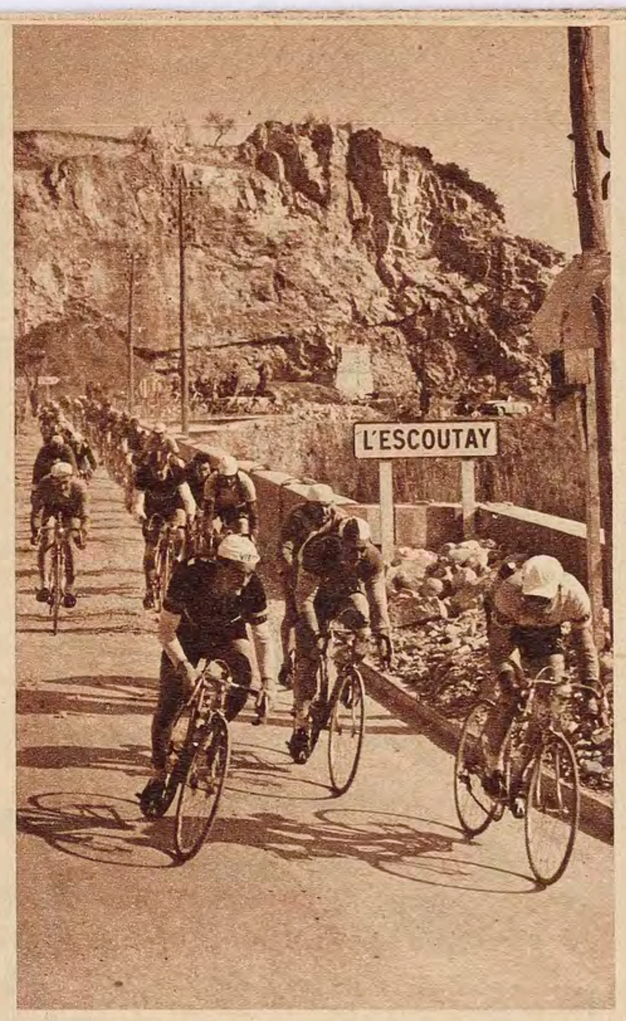
Si le soleil avait daigné se montrer, l'étape contre la montre aurait été un enchantement, car elle nous entraînait à l'intérieur de la côte, au milieu du parc et des allées, sur une route sinueuse et ravissante qui traversait des villages charmants. Plus haut, nous découvrîmes un paysage d'une sauvage beauté avec des ravins profonds qui eussent certainement tenté le Hollandais Van Est. Hélas! ce dernier n'était plus là. D'autre part, il pleuvait.

Maudissant le ciel, nous nous postâmes à un tournant, chronomètre en mains, attendant Teisseire, Impanis, Bobet, Zampini, Lorsque Bobet parut sur la route glissante, nous sûmes que la course venait de se terminer à l'instant. Pourtant, on lisait encore une grande anxiété sur son visage.

— Presque trois minutes d'avance sur Zampini, lui cria Marcel Bidot.

Alors, seulement, Louison Bobet eut un sourire heureux. Il se mit debout sur les pédales pendant quelques minutes (sans doute un signe d'allégresse), puis reprit contact avec la selle. Les lunettes relevées sur le front, bien en ligne, il conserva un air grave tout en fonçant vers l'arrivée. Et, derrière lui, nous admirions son allure merveilleusement coulée, et nous étions heureux. C'était le Bobet des grands jours qui filait sur la route, à trente mètres de nous, maintenant vainqueur magnifique de Paris-Côte d'Azur. La pluie tombait toujours, mais plus personne n'y faisait attention. Tous les regards étaient fixés sur le champion...

PARIS-COTE D'AZUR
CLASSEMENT GÉNÉRAL
1er Louison BOBET
Nouvelle victoire des cycles
Stella
Boyaux DUNLOP - Dérailleur spécial
LOUISON BOBET
Fabrication
DÉRAILLEUR Huret
CYCLES ET MOTOS
STELLA à Nantes (L.-I.)
HURET et fils, NANTERRE (Seine)

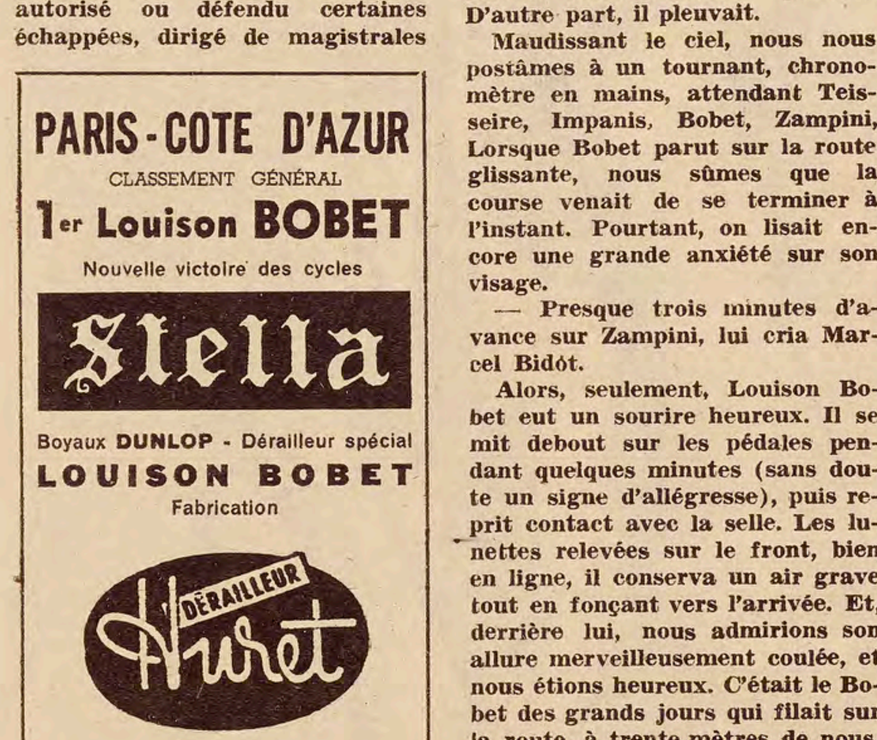


Au cours de la 3e étape, Bobet, nouveau leader, n'a laissé à personne le soin de contrôler le peloton.

Et à l'arrivée, à Vergèze-Source Perrier, il a réglé tous ses rivaux, au sprint, avec une belle aisance.

Bobet a soufflé dans la 4e étape. Il était prêt à enfourcher le bicycle que lui tend R. de Latour.

A Antibes, Dolhats a pris le meilleur au sprint sur un peloton de treize hommes. Decaux termine second.



Bobet, vainqueur de l'étape à la SOURCE PERRIER. A sa droite : Koblet; à sa gauche : Barbotin.

D'Antibes à Grasse, contre la montre, une étape rendue difficile par le parcours, Bobet a affirmé une supériorité manifeste. Battant de loin tous ses rivaux, il a gagné Paris-Côte d'Azur sur cette partie de l'itinéraire.

réglé
sance.

t sur
econd.

supé-
raire.

Dans la montée du col de Braus, dernière difficulté de Paris-Côte d'Azur, 5 hommes : Dotto, Zampini, Bobet, l'Australien Beasley et Impanis, chassent à la poursuite de Vivier, échappé.

Vivier, la révélation de la course, a tenu tête à ses aînés, terminant 1er au sommet de Braus.

C'est sur la piste du vélodrome de Nice que Bobet a franchi 1er, pour la 4e fois, l'arrivée.

A Nice, Bobet a eu la grande joie d'être accueilli par Mme Bobet et sa fille aînée. Cette fois, Louison a laissé percer un sourire satisfait. Sa tâche était achevée et il était en famille.

LE "DIGEST" DE PARIS-COTE D'AZUR

(De l'un de nos envoyés spéciaux : **René de LATOUR**)

1re étape (Paris-Pougues-les-Eaux) :

La course au soleil a débuté sous la pluie. Première échappée dès après le départ : les poursuiteurs d'Ollioules, Matteoli et Pezzuli, seront rejoints en cent kilomètres, grâce à l'impulsion de Bobet, secondé par ses coéquipiers. Un peloton de 36 coureurs est groupé à 30 km. de l'arrivée. Darrigade, Dupont et Geminiani s'en évadent et prennent 100 mètres d'avance. Ils conserveront un faible avantage sur la ligne; seul Geminiani sera « sauté » par Guy Lapébie, bien revenu.

1. Darrigade, les 222 km. en 5 h. 59' 16"; 2. Dupont; 3. Lapébie; 4. Geminiani; 5. Wagtmans; 6. Impanis; 7. Dolhats; 8. L. Bobet; 9. Regnard; 10. L. Teisseire, etc.

2e étape (Pougues-les-Eaux-Annonay) :

Quelques kilomètres sont à peine couverts que 32 coureurs se sont échappés. Darrigade et Bobet font partie de ce groupe duquel Dotto et De Feyter s'enfuient. A Saint-Germain (130 km.), le tandem a 10' d'avance, mais, 50 km. plus loin, il est rejoint. A 80 km. de l'arrivée, Geminiani crève, puis c'est l'attaque du col de la République. Au sommet, Louison Bobet arrive seul avec 35" d'avance sur l'Italien Zampini et 1'55" sur Lucien Teisseire, très brillant. Dans la descente sur Annonay, Zampini rejoindra Bobet qui l'emportera de peu au sprint.

1. Bobet, les 292 km en 8 h. 49'43"; 2. Zampini; 3. Lucien Teisseire, 8 h. 51'27"; 4. De Feyter, 8 h. 53'19'; 5. Impanis, 8 h. 53' 23"; 6. Keteleer, 8 h. 53' 24", etc.

Le classement général

1. Bobet, 14 h. 48' 59"; 2. Zampini, m.t.; 3. L. Teisseire, 14 h. 50' 43"; 4. De Feyter, 14 h. 52' 35"; 5. Impanis, 14 h. 52' 39"; 6. Keteleer, 14 h. 52' 42", etc.

3e étape (Annonay-Vergèze-Arles) :

Fractionnée en deux tronçons, cette étape affirme encore plus l'étonnante supériorité du champion de France, qui triomphera au terme du premier parcours, à la moyenne horaire de 42 km., d'un peloton de vingt unités. La seconde portion (très courte), avec classements intermédiaires en divers points, démontra le réveil du Belge Impanis, en excellente forme depuis le départ de Paris. Au classement général, Louis Bobet conserve le commandement.

Annonay-Vergèze
(Source Perrier)

1. Louis Bobet, les 216 km. en 5 h. 7' 49"; 2. Bermudez; 3. Decock; 4. Rémy; 5. Vivier; 6. Blomme; 7. Impanis, etc.

Vergèze-Arles

1. Impanis, 20 pts; 2. Darrigade, 19 pts; 3. Bermudez, 18 pts; 4. Meneghetti, 18 pts; 5. Gilles, 16 pts; 6. J. Michel, 16 pts, etc.

Le classement général

1. Bobet, 20 h. 57' 9"; 2. Zampini, m.t.; 3. L. Teisseire, 20 h. 58' 53"; 4. Impanis, 21 h. 21"; 5. Keteleer, 21 h. 52"; 6. Rémy, 21 h. 1' 48"; 7. Zelasco, 21 h. 4' 29", etc.

4e étape (Arles-Antibes) :

Parcours accidenté, temps froid, vent violent, mais cela n'empêche pas les échappées. Cavanna et Erussard prennent 6' 40" (au 93e km.). A Brignoles, Rémy brûle le contrôle de ravitaillement et s'enfuit avec Keteleer, Buchonnet, Barbotin et Pamboukjian. Ce groupe rejoint Erussard, alors seul. A Fréjus, Erussard et Buchonnet (chute) ont disparu du peloton de tête qui, au pied de l'Esterel, possède une avance de 2' 5". Dans la descente, le gros des forces s'est scindé et quatorze hommes disputent le sprint final. Dolhats l'emporte devant Decaux et De Santi. Les vedettes sont à 3' 30".

1. Dolhats, les 250 km. en 8 h. 42' 29"; 2. Decaux; 3. De Santi; 4. Keteleer; 5. Deledda; 6. Sforacchi; 7. Meneghetti, etc.

Le classement général

1. Bobet, 29 h. 43' 8"; 2. Zampini, même temps; 3. Keteleer, à 13"; 4. L. Teisseire, à 1' 44"; 5. Impanis, à 3' 12", etc.

5e étape (Antibes-Grasse, contre la montre) :

Louison Bobet, qui partait le dernier, a accompli une très grande performance. A St-Paul-de-Vence, il avait déjà 7" d'avance sur Barbotin; à Vence, il possédait 1' et, entre temps, il avait rejoint Lucien Teisseire, parti deux minutes avant lui, et Rémy (4'). A Grasse, le champion de France remportait sa troisième victoire d'étape devant son coéquipier Barbotin et le Belge Impanis.

1. L. Bobet, 1 h. 47' 56"; 2. Barbotin, à 1' 7"; 3. Impanis, à 2' 40"; 4. Vivier, à 3' 22"; 5. Dotto, à 3' 23"; 6. Zampini, à 3' 41"; 7. Blomme, à 3' 43", etc.

Leur retard sur Bobet au départ de Grasse

1. Louison Bobet, 31 h. 31' 4"; 2. Zampini, à 3' 41"; 3. Impanis, à 5' 52"; 4. Dotto, à 7' 25"; 5. Keteleer, à 7' 32", etc.

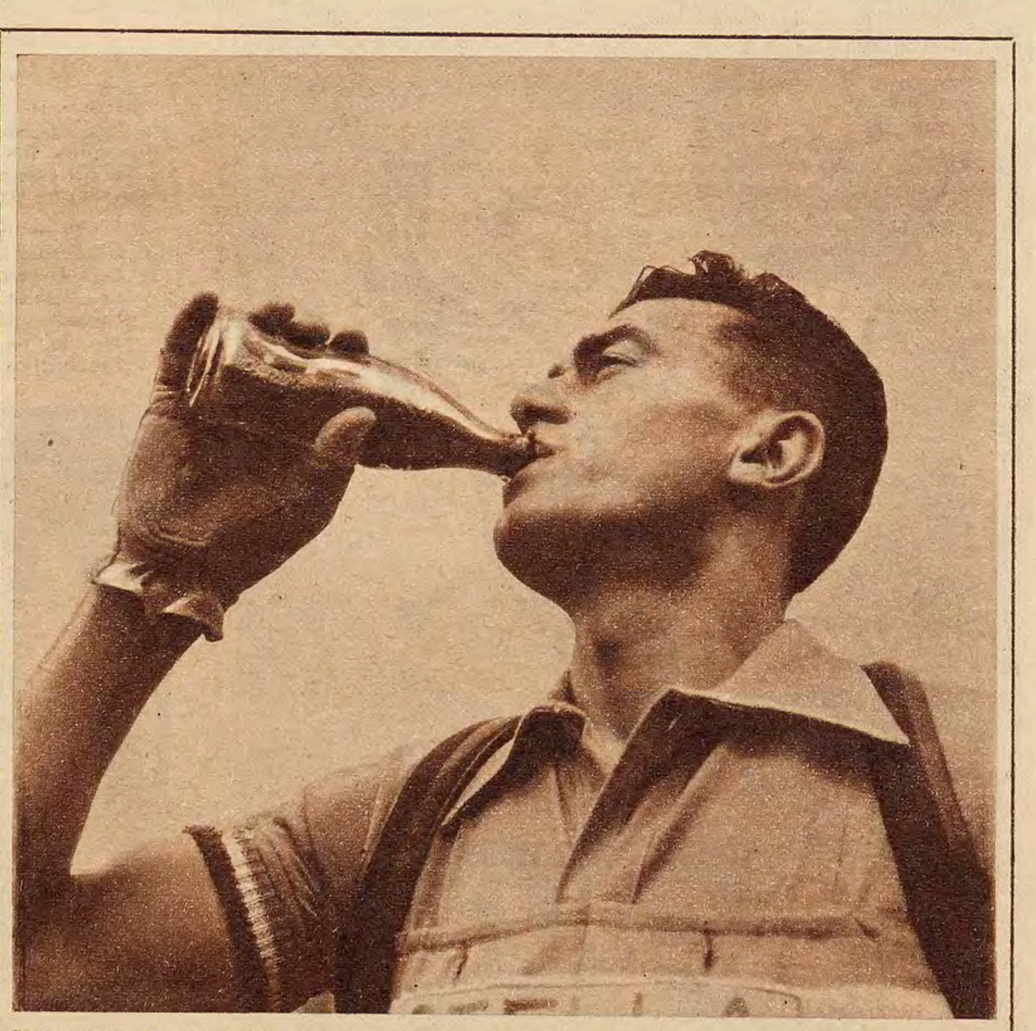
6e étape (Grasse-Nice) :

Sur les 70 arrivants de la veille, 61 seulement se présentent au départ de cette dernière étape. A Villeneuve-Loubet, le jeune indépendant Vivier s'enfuit. Rapidement rejoint par Dupont, tous deux prennent 2' 25" d'avance. Avant la première descente sur Nice, cet écart est porté à 4' 30". A Villefranche, ils ont encore 4', mais, à Monte-Carlo, le peloton, qui réagit, revient. Louison Bobet, Impanis et Dotto absorbent Dupont d'abord et Vivier, mais celui-ci franchira quand même en tête le col de Braus. Les quatre disputent le sprint et Bobet, très supérieur, l'emporte.

1. Louison Bobet, sur cycle Stella, pneus Dunlop, les 177 km. en 5 h. 04' 20"; 2. Impanis, à 3 long.; 3. Vivier, à 1 long.; 4. Dotto, à 1 long.; 5. Zampini, 5 h. 04' 57"; 6. Beasley, 5 h. 07' 41", etc.

Le classement général final

1. Louison Bobet, 36 h. 35' 24", sur cycle Stella, pneus Dunlop; 2. Zampini, 36 h. 39'; 3. Impanis, 36 h. 41' 16"; 4. Dotto, 36 h. 42' 59"; 5. Keteleer, 36 h. 46' 55"; 6. Lucien Teisseire, 36 h. 50' 21"; 7. Barbotin, 36 h. 51' 04", etc.



Vainqueur de Paris-Côte d'Azur, Louison Bobet a su prouver par ses qualités de tacticien qu'il était toujours notre meilleur routier. En pleine forme, le poulain de Stella, à l'issue d'un parcours qui avait découragé certains grands champions, demande à se désaltérer avec Coca-Cola et remercia avec gentillesse ses admirateurs.

La défaite du onze de France devant la Suède a des raisons

L'EQUIPE DE FRANCE s'est inclinée par un but à zéro devant le onze de Suède, jeudi, en nocturne au Parc des Princes. Les tricolores, invaincus cette saison, ont déçu les 40.000 spectateurs présents qui escomptaient une victoire devant des joueurs en bonne condition, mais qui, au sortir de leur trêve d'hiver, manquaient d'entraînement. On savait que les équipiers de Baratte étaient fatigués. On ne pensait pas, pourtant, qu'ils montreraient aussi peu de flamme et d'homogénéité. Le procès du onze de MM. Barreau, Nicolas et Rigal n'est pas à faire : il a été victime d'un climat qui plane sur la sélection, climat trouble et qu'il importait de dissiper. Nous avons demandé à notre collaborateur Lucien Gamblin, ex-capitaine de l'équipe nationale, d'exposer les raisons de ce malaise qui peut gâcher la fin de saison d'une des meilleures formations nationales qne nous ayons possédée depuis longtemps.

LES EXPLICATIONS DE LUCIEN GAMBLIN, EX-CAPITAINE DU ONZE TRICOLORE

1 LA BONNE VOLONTE DES JOUEURS N'EST PAS SEULE EN CAUSE

Le dimanche 23 mars, à Saint-Etienne, lors d'une conférence sur le football, l'ex-international Paul Nicolas, aujourd'hui sélectionneur fédéral, déclara :

« Je peux vous affirmer que tous les joueurs ont toujours défendu avec cœur le maillot qu'ils portaient. Ils n'ont jamais rechigné à la besogne et, moralement, il n'y a rien eu à leur reprocher... quels que soient les résultats qu'ils aient obtenus, et cela depuis trois saisons, c'est-à-dire depuis le moment où j'ai accepté de m'occuper du onze tricolore. »

PAUL NICOLAS N'HESITE PAS AUSSI A PROCLAMER QUE LES JOUEURS SONT AU-DESSUS DE TOUS SOUPÇONS. POURTANT, NOUS NE LE SUIVONS PAS JUSQU'AU BOUT SUR CE CHEMIN. IL A SU COMMUNIQUER A SES HOMMES SON ENTHOUSIASME, MAIS IL N'A PAS TOUJOURS TROUVE DE LA PART DES CLUBS L'EMPRESSEMENT VOULU.

2 DES FORFAITS QUI S'EXPLIQUENT MAL :

La sélection n'a plus le même attrait pour certains footballeurs qui déclarent forfait pour de multiples raisons. Preuve récente de cette affirmation : la composition des équipes de France qui jouèrent, mercredi dernier, contre le onze national de Suède et le Rapid de Vienne. Il fallut, au cours des quelques jours précédant le match, modifier plusieurs fois la formation, primitivement mise sur pied. Des joueurs se récusèrent en invoquant l'excuse de leur mauvaise forme, d'autres se déclarèrent « blessés » parce que leur amour-propre n'acceptait pas d'être retenus pour l'équipe « B », alors qu'ils s'attendaient à être retenus en équipe « A », etc...

Si bien que, quelques heures avant le coup d'envoi du Parc des Princes et de Toulouse, on ne savait pas encore quelles seraient les deux équipes.

DONC, PAS DE DOUTE, LE MAILLOT « CIEL » N'A PLUS LE MEME ATTRAIT POUR QUELQUES JOUEURS, ILS SONT EN PETIT NOMBRE, CERTES, MAIS ILS EXISTENT.

3 CERTAINS DIRIGEANTS NE TIENNENT PAS A VOIR LEURS JOUEURS SELECTIONNES

Un cas caractéristique a souligné la situation que rencontrent les sélectionneurs avant chaque match international : celui du Messin Cisowski, désigné pour tenir le poste d'avant centre après la défection du Rennais Grumellon qui s'estimait trop loin de sa meilleure forme pour porter le maillot national contre les Suédois.

Cisowski avait été blessé le 1er novembre, en jouant avec le onze de France contre l'Autriche. Il ne fut rétabli que quatre mois après, et il venait de rentrer dans son équipe quand il fut appelé à remplacer Grumellon, défaillant.

Cisowski hésita à répondre affirmativement. Mais il était cependant disposé à accepter. Ses dirigeants pensèrent autrement, et réussirent à persuader leur joueur de se désister.

Le cas Cisowski n'est pas unique. Chaque fois qu'il s'agit de l'équipe de France, les dirigeants des clubs professionnels « manœuvrent » pour éviter d'avoir des hommes dans le onze national.

LES RESPONSABLES DE PLUSIEURS CLUBS SONGENT DONC A LEUR INTERET AVANT CELUI DU ONZE TRICOLORE.

4 « C'EST NOUS QUI PAYONS ! » DISENT-ILS.

Il n'y a pas que la crainte de l'accident qui dresse les clubs. Lorsqu'un joueur est retenu, sa valeur marchande augmente et, au moment de discuter de son contrat pour la prochaine saison, le « capé » ne manque pas de faire état de sa situation, ce qui se termine toujours par une élévation de la prime de valeur ou une augmentation du prix du transfert.

QUI PAIE ? LES CLUBS. DE LA UNE CERTAINE HOSTILITE CONTRE LA SELECTION.

5 LA JALOUSIE ENVERS LE SELECTIONNE DIMINUE L'ESPRIT D'EQUIPE

Autre raison : la jalousie manifestée ou non des joueurs non-sélectionnés envers leurs camarades plus favorisés qu'eux, jalousie qui peut détruire ou diminuer l'esprit d'équipe dont l'importance est si grande dans une formation.

Cet état de choses nuit non seulement au rendement de l'ensemble et nous coûte parfois la victoire, comme ce fut le cas contre la Suède, mais il empêche l'éclosion de talents qui, eux, ne demandent qu'à connaître la seule consécration valable pour un footballeur : **ETRE INTERNATIONAL !**

Le but du match. Sur centre de l'ailier Sandberg, l'avant Westerberg s'est précipité et marque de la tête en dépit de l'opposition du demi centre Jonquet et de Dubreucq.

Une attaque de Baratte a semé le désarroi dans la défense scandinave. Le goal Svensson dégage du poing malgré la présence de Flamion. A g.: Baratte et Gustavsson. Au fond : Doye. A dr. : Malmstroem et Nilsson.

FRANCE-SUEDE (0-1), en nocturne, jeudi, au Parc des Princes. Le onze de France, décevant, fut dominé par son rival. Doye, l'inter tricolore, contrôle la balle devant Firoud. Au fond : Bonifaci.

L'arrière droit du onze tricolore, Huguet, projeté à terre par Sandberg, s'est mal reçu et s'est claqué la cuisse. Il est emporté hors du terrain sur une civière. La France, à dix, encaissera le but de la défaite. Huguet souffre et ne reviendra pas sur le terrain, abandonnant avec regret.

FRANCE B-RAPID DE VIENNE (3-2), en nocturne, jeudi, à Toulouse. L'ailier gauche de la formation française, Ben Tifour, fonce et shoote au but, mais la balle passera à côté de la cage.

PAUL ORDNER A SAISI LES INSTANTS CRITIQUES DU PARC

Attaque de l'équipe de France en première mi-temps. Sur descente d'Alpsteg, le goal suédois Svensson sort et dégage à l'instant où Bonifaci (à dr.) surgit.

Une action de Baratte, qui s'est infiltré dans la défense scandinave, crée une situation dangereuse. Flamion se précipite, bouscule et met K.O. Malmstroem.

Le demi gauche du onze tricolore, Dubreucq, s'est fait applaudir pour son habileté sur les balles à mi-hauteur. Alors qu'il paraît battu, il dégage en retourné.

Le goal de l'équipe de France, Vignal, fut très bon. Il plonge avec témérité dans les pieds de l'ailier gauche Sandberg, qui allait shooter au but en force.

Les ennuis de Lille font le jeu de Nice et Bordeaux

LES clubs de tête ont fourni les performances que l'on attendait d'eux : Nice, qui s'est imposé à Lyon, conserve ainsi son poste de leader; les Girondins, dont De Harder fut une fois de plus l'élément majeur, ont dominé Lens et Lille a succombé à Reims. Les Champenois demeurent donc invaincus sur leur terrain, mais il est juste d'ajouter que les Lillois furent handicapés par les blessures de Val et de Prévost. Si Baratte se défendit avec adresse comme gardien de but, son absence nuisit au rendement de la ligne d'attaque.

Les trois ténors occupent toujours les trois premières places, mais Lille se trouve maintenant à trois points de Nice et a été rejoint par Metz qui amorce, avec Cisowski, une brillante fin de saison.

Strasbourg — tout arrive! — a pris le meilleur sur Nîmes et remporté sa troisième victoire de la saison.

Avec lui, seul des huit derniers, Sochaux a triomphé. Cette équipe rajeunie n'a laissé aucune chance au Racing dont l'inefficacité est inquiétante (dix buts marqués au cours des trois derniers mois).

Rennes, dont on attendait mieux, a été battu, chez lui, par Saint-Etienne et tient toujours compagnie au Racing.

Le Havre s'est ressaisi devant Nancy et Roubaix a profité d'une blessure d'Ibrir pour marquer cinq buts, ce qui ne lui était encore jamais arrivé cette année.

Montpellier, nettement battu à Paris au match aller, a pris sa revanche sur le Stade Français et assure sa seconde place, d'autant plus que Nantes a été vaincu à Troyes. Valenciennes s'est emparé avec autorité de la quatrième place et n'est qu'à deux points des Nantais qu'il menace directement.

Enfin, Monaco, dont la progression est constante, est toujours bien placé pour troubler la fête d'ici le 25 mai.

Pierre LAGOUTTE

1re DIVISION

Les résultats

Girondins b. Lens, 4-1; Nice b. Lyon, 2-0; Reims b. Lille, 1-0; Metz b. Sète, 3-1; Roubaix b. Marseille, 5-2; Strasbourg b. Nîmes, 3-1; Saint-Etienne b. Rennes, 3-2; Le Havre et Nancy, 1-1; Sochaux b. Racing, 4-0.

Le classement

1. Nice, 40 pts; 2. Girondins, 39 pts; 3. Lille et Metz, 37 pts; 5. Le Havre, 34 pts; 6. Reims, 33 pts; 7. Nîmes et Roubaix, 31 pts; 9. Nancy et Saint-Etienne, 29 pts; 11. Sète, 27 pts; 12. Racing, Rennes et Sochaux, 25 pts; 15. Lens, 24 pts; 16. Marseille, 23 pts; 17. Lyon, 20 pts; 18. Strasbourg, 13 pts.

2e DIVISION

Les résultats

Montpellier b. Stade Français, 2-0; Rouen b. Béziers, 2-0; Grenoble et Toulon, 0-0; Valenciennes b. Toulouse, 2-1; Troyes b. Nantes, 3-2; C.A. Paris b. Cannes, 3-2; Alès et Amiens, 3-3; Besançon b. Angers, 4-0; Monaco b. Le Mans, 2-0.

Le classement

1. St. Français, 47 pts; 2. Montpellier, 40 pts; 3. Nantes, 36 pts; 4. Valenciennes, 34 pts; 5. Angers et Monaco, 33 pts; 7. Toulouse, 32 pts; 8. Rouen, 30 pts; 9. Grenoble, 29 pts; 10. Cannes et Toulon, 27 pts; 12. Besançon, Troyes et C.A. Paris, 25 pts; 15. Béziers, 18 pts; 16. Amiens, 16 pts; 17. Alès, 15 pts; 18. Le Mans, 12 pts.

GIRONDINS-LENS (4-1). Sur corner, Villenave dégage du poing devant Meynieu (2) et Gallice, replié dans ses buts.

Malgré l'opposition de l'arrière Marresch, De Harder, qui a devancé son camarade Lukac, marque le 4e but bordelais.

ROUBAIX-MARSEILLE (5-2). Devant Johansson (à g.), Ibrir, chargé par Sésia, s'apprête à capter une balle haute.

MONTPELLIER-STADE FRANÇAIS (2-0) Dans une belle détente, Brezniak dégage de la tête devant Pepi Humpal.

TROYES-NANTES (3-2). Alerte sur les buts nantais. Glowacki, avant de tomber, a centré en retrait. Lakdar (à dr.) se précipite, mais Hérouard, rabattu à temps, va dégager. A g. : Staho, accroupi. Au centre : l'arrière troyen Thuasne.

METZ-SETE (3-1). Le gardien Cluzel met en corner devant le Messin Marchal. A dr. : Antonio (maillot rayé) et Nino.

TOULOUSE - VALENCIENNES (1-2). Petifils a sauté pour contrôler la balle devant le Valenciennois Abautret.

ALAIN MIMOUN FÉLICITÉ PAR LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX SPORTS

Vendredi dernier, M. Jean Masson, secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, a reçu l'équipe de France de cross-country et a remis à Mimoun un chronomètre en souvenir.

r, qui a
rdelais.

ne belle
Humpal.

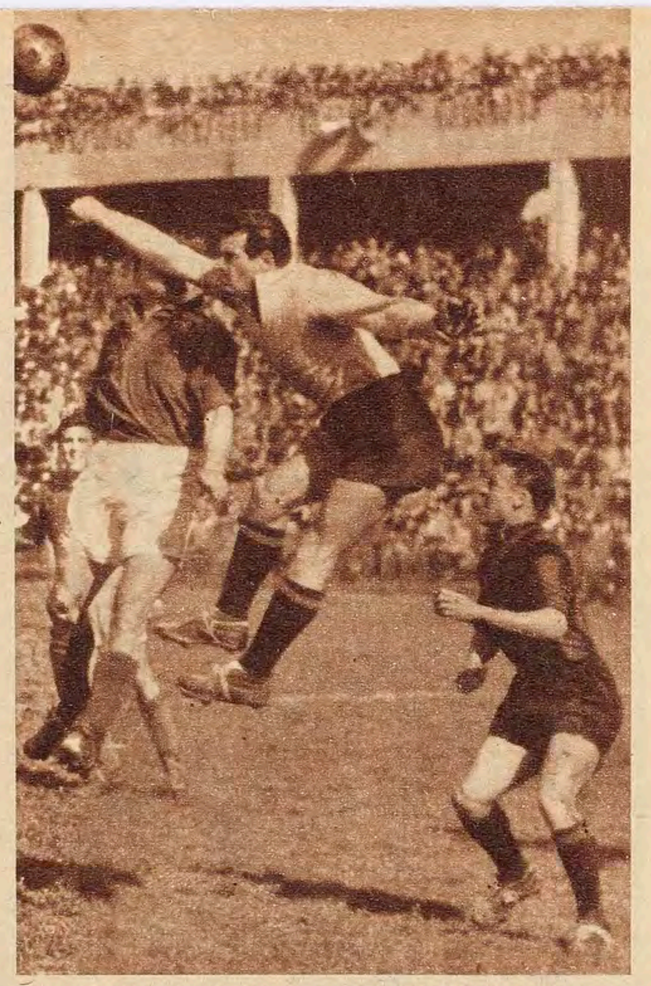
(à dr.)
huasne.

a sauté
Abautret.

LE HAVRE-NANCY (1-1). Un brouillard épais recouvrait la Cavée Verte. Devant Favre (à droite). Mindonnet a manqué son dégagement. Meersman ne pourra en profiter.

★

Sur coup franc de Grimonpont, Sucré (au centre) a repris de la tête et égalisé. Valorysek freine sa course. A droite : les arrières nancéiens Pleimelding et Cecchini.



LYON-NICE (0-2). Domingo, goal de Nice, dégage aux poings devant le Lyonnais Dupraz. A droite : Pedini.

REIMS-LILLE (1-0). Val, blessé, sort, soutenu par Sommerlynck. Baratte, qui remplaça son camarade Val dans la cage de Lille, effectue un bon arrêt. A gauche : le Nordiste Sommerlynck. Au fond : Dubreucq.

WEUGUE, AMATEUR DE 22 ANS, AURA (PEUT-ÊTRE) L'HONNEUR DE DÉFENDRE LES FILETS DES LILLOIS CONTRE LES GIRONDINS

Val, blessé à Reims, ne pourra probablement pas tenir son poste dans les buts de Lille, dimanche prochain, contre les Girondins, en demi-finale de la Coupe. Le réserviste D'Archangelo, en désaccord avec son club, ayant regagné son Midi natal, Lille est sans portier professionnel à la veille d'un choc décisif. C'est le gardien de but de l'équipe amateur, Weugue, 22 ans (ci-dessus), qui sera chargé de stopper les tirs bordelais si Val n'a pas retrouvé ses moyens physiques.

VAL ET PRÉVOST HORS DE COMBAT LILLE HANDICAPÉ POUR LA COUPE !

De notre envoyé spécial
Lucien GAMBLIN

REIMS. — On attendait de l'opposition des équipes de Reims et de Lille un match de football de qualité. On n'eut à se mettre sous la dent qu'une rencontre heurtée, décousue et sans attrait, qui se termina par la victoire de justesse (1 à 0) du onze champenois.

En effet, la formation lilloise a été handicapée dès la reprise du jeu, après le repos, par des blessures survenues à Jean-Marie Prévost et à Val.

Prévost termina le match à l'aile gauche de sa ligne d'attaque, mais le portier Val dut être emporté aux vestiaires.

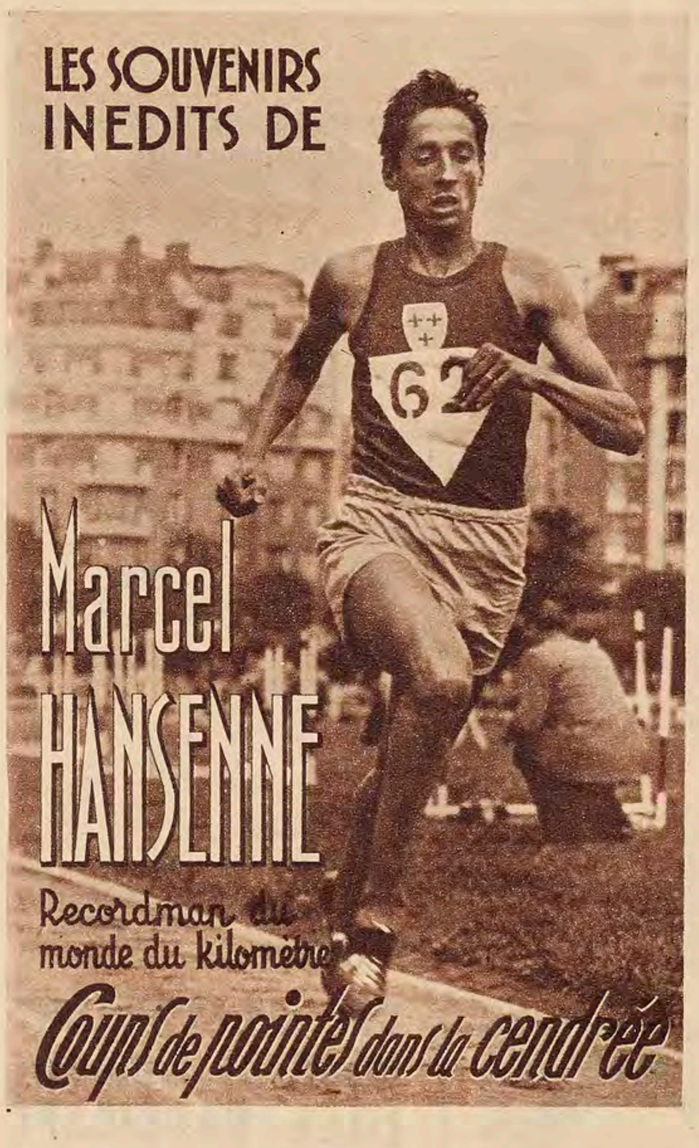
Il fut remplacé dans la cage lilloise par Baratte qui, du reste, se révéla un gardien de but de bonne qualité.

Reims ayant marqué, en première mi-temps, par Leblond, un joli but préparé par Appel et Meano, on pensait que le onze champenois allait augmenter son avantage. Il n'en fut rien. Les joueurs nordistes, se démenant malgré l'adversité qui les accablait, combattirent avec un cœur admirable et furent plus souvent dangereux que leurs opposants, d'autant plus que les avants rémois manquèrent, comme à plaisir, les quelques occasions qu'ils eurent de marquer.

Reims a gagné sans beauté. Lille a perdu avec les honneurs de la guerre.

Si la situation du club champenois reste ce qu'elle était, celle des Lillois est beaucoup plus mauvaise, car Nice, vainqueur de Lyon, est à trois points devant lui. Et il lui faudra jouer, dimanche, en Coupe de France, avec un demi centre et un portier de réserve.

RACING-SOCHAUX (0-4), à Colombes. Les Sochaliens avec une équipe comprenant six joueurs de moins de 22 ans ont dominé le Racing, très décevant. De g. à dr. : Gutowski, Mustapha, Nungesser, Mahjoub, Bernardet, Tellechea, Rachinski, Gudmundsson, Fragassi et le Parisien Roger Gabet.



A VOLODALEN J'AI SUIVI AVEC ÉMOTION LES CHEMINS DE TOUS LES DIEUX · GUNDER A ÉTÉ LE

EN 1945, un sang riche et frais courait dans les veines de l'athlétisme français. On le sentait battre partout, à fleur de peau. Le printemps de la France libérée résonnait du bruit de cinquante mille pratiquants à l'entraînement, crissement des pointes qui entraient dans les cendrées et halètement des poitrines. Jamais il n'y avait eu tant de coureurs, et jamais non plus d'aussi enthousiastes que ceux-là, dont l'ardeur et l'ambition étaient magnifiques. L'athlétisme français ruisselait de sève généreuse. Il était obligatoire qu'une période faste s'ensuivit. Mais, à l'époque, nul n'en avait le pressentiment exact. Qui aurait pu prévoir le succès sur la Suède, quatre années plus tard ?

En demi-fond et en fond, les records de France appartenaient toujours à Séra Martin, Ladoumègue, Rochard, Jean Bouin, noms qui faisaient battre un peu plus vite le cœur des jeunes coureurs. Je n'étais plus un jeune coureur — 28 ans déjà ! — mais je me sentais comme tel. A l'entraînement, j'abattais mes deux kilomètres en 5'35" avec aisance, ou bien les 1.000 mètres en 2'30" tout aussi facilement. Je ne soupçonnais pas qu'il pût y avoir une autre manière de s'entraîner que celle-là. Je me souviens notamment d'une phrase de Charles Poulenard, qu'il aimait à répéter : « Tant qu'on n'aura pas trouvé un athlète capable de courir en décontraction un kilomètre en 2'27", Jules Ladoumègue ne sera pas remplacé... »

Quatre années plus tard, il s'en trouvait trois ensemble qui remplissaient cette condition. Tout cela pour vous expliquer à quel point les choses se déroulèrent avec une grande rapidité, à partir de 1945.

J'avais hâte de me mesurer aux étrangers, les Suédois surtout dont les performances depuis trois années n'avaient cessé d'étonner. Que se passait-il au juste sur cette terre de Scandinavie épargnée par la guerre ? Les exploits de Gunder Haegg et d'Andersson me faisaient rêver. Quel était donc le secret qui leur permettait de battre record sur record ? Car il devait y avoir un secret... Dès que je le pus, j'achetai tous les journaux suédois que l'on pouvait trouver aux kiosques des grands boulevards, et les photographies représentant Haegg et Andersson en course me remplissaient d'émotion. J'étais littéralement affamé de nouvelles venant du Nord de l'Europe.

Le C.A.F., durement ébranlé par les mauvaises années, reprenait forme. Mais ce n'était plus tout à fait comme avant. Plusieurs de nos dirigeants s'avouaient fatigués, et la vie s'annonçait plus dure qu'elle l'était naguère. On attendait le retour de Jacques André qui s'était battu avec l'escadrille Normandie-Niémen, sur le front de l'Est. On se demandait s'il nous reviendrait changé. On s'aperçut qu'il était toujours le même. Mais sa poitrine était couverte des plus hautes décorations. Plus tard, en déplacement, nous réussîmes (rarement) à obtenir qu'il nous relate ses combats aériens. Il le faisait avec la modestie des vrais héros.

D'autre part, le C.A.F. s'était enrichi d'un jeune coureur venu de l'Est, encore très peu connu, Jacques Vernier. On se rendit compte tout de suite qu'il avait de la valeur. « J'ai un frère qui en a autant que moi, me dit-il un jour. Il s'appelle Jean. Mais je ne suis pas certain que la course lui plaise. Il aime trop le tabac... »

Mon premier record de France

C'est au mois de juin 1945 que je battis mon premier record de France, en menant mon 800 de bout en bout. Un jeune coureur s'était accroché pendant 500 mètres, et lui aussi devait devenir un vrai champion par la suite. C'était Robert Chefdhotel. Je le répète, des espoirs il y en avait partout, en nombre incroyable.

Rarement, une course me sembla plus facile que celle-là. Ayant lâché Chefdhotel, je me sentais magnifiquement seul sur la cendrée inondée de soleil, splendidement seul, réellement heureux dans l'effort, et même le fameux dernier virage de Jean-Bouin, celui dont on demande s'il finira jamais, me parut dérisoirement court. Cela donna 1'50"2. J'avais de la musique plein les oreilles.

Séra Martin voulut m'inviter à dîner. « J'ai été recordman de France pendant dix-sept ans, me dit-il. Il était temps que ça finisse... »

Nous trinquâmes tous deux, joyeusement, à l'athlétisme français.

« Quand tu voudras, ajouta Séra Martin, tu battras aussi le record du kilomètre, et celui du 1.500. Tout ce que nous avons fait, Jules Ladoumègue et moi, tu le feras à ton tour, avant qu'un autre vienne ensuite prendre ta place. Il ne faudra rien regretter, car tu auras merveilleusement vécu... »

A dire vrai, le 1.500 me tentait de moins en moins. Ce record du 800 n'avait fait que m'en éloigner, et Gaston Meyer, qui s'en inquiétait, revenait souvent à la charge, avec une flopée d'arguments tous également valables. Je savais qu'il avait raison, mais l'ivresse des muscles était la plus forte. Sur 800, je les sentais jouer splendidement. En serait-il de même sur 1.500 ?

Pourtant, lorsque le Suédois Arne Andersson fit savoir qu'il acceptait de participer à la réunion de Berne, pour laquelle j'étais invité aussi, je résolus de l'affronter sur 1.500 mètres, allant ainsi au-devant d'un des plus détestables souvenirs de ma carrière.

Aux prises avec Andersson et Liljekvist

Jamais je n'ai été aussi humilié, au fond de moi-même, que sur ce stade de la capitale suisse. Bien que le Suédois eût déjà couru les 1.500 mètres en 3'44" et moi en 3'52"6 seulement, je pensais que la lutte pouvait être égale, car le souvenir d'expériences anciennes nous inclinait à croire que le célèbre Andersson, comme ses prédécesseurs suédois, manquait d'énergie dans le finish. Je me disais : « S'il veut me battre, il faudra qu'il me lâche avant le dernier tour. » Or, rien de pareil ne se produisit. Après un premier kilomètre lent (2'45"), nous étions tous encore foulée dans foulée. Ce n'est qu'à 300 mètres de l'arrivée qu'Andersson entra enfin en action, tandis que je m'abritais du vent derrière son buste énorme. Et déjà, j'imaginais ce que serait sa surprise lorsque je lui démarrerais sous le nez, à l'entrée de la dernière ligne droite. C'est alors que l'incident eut lieu. Il restait cent mètres à peine à parcourir, et j'allais sortir mon sprint bien connu lorsque je vis le Suédois s'éloigner brusquement devant moi. Plus j'accélérais, et plus Andersson s'enfuyait. N'y comprenant rien, je fis appel à mes ultimes ressources. Tirant sur mes bras et poussant sur mes jambes, je réussis à esquisser un semblant de démarrage. J'y avais mis vraiment toutes mes forces et, pourtant, le résultat fut le suivant : de huit mètres, mon retard était passé à douze mètres. Cela tenait de la magie.

Le surlendemain, je rencontrai Liljekvist sur 800 mètres, et la même chose se reproduisit sans que, cette fois, j'en fusse autrement surpris. A 50 mètres du fil, le râblé Scandinave me passa sans la moindre difficulté, et je pense que, à l'époque, une dizaine de Suédois au moins étaient capables d'en faire autant.

J'avais 28 ans, et je recevais la révélation de mon incapacité à occuper un rang honorable sur le plan international. Sur le moment, je reçus un coup très dur.

Après une période de découragement, je résolus de me remettre au travail. Le sort devait pourtant continuer de m'éprouver ironiquement puisque, lors du match France-Angleterre, nous ne laissâmes aux Anglais qu'une seule épreuve, celle à laquelle justement je participais : le 1.500 mètres. Les Français remportèrent tout, sauf ce 1.500, et j'étais le capitaine de l'équipe. Une consolation, cependant : mon vainqueur s'appelait Sidney Wooderson, et j'avais bien lutté contre lui, ne m'inclinant qu'à trente mètres du fil, en 3'49"4/10, soit à 2/10 de seconde du record de Ladoumègue. J'appris ensuite que j'avais bien fait de ne pas battre le record ce jour-là (c'était involontaire, d'ailleurs), car il n'aurait pu être homologué, faute d'un nombre suffisant de chronométreurs officiels (deux au lieu de trois). Et c'était un match entre deux nations !

Voyage au pays des Dieux du Stade

Peu après, je partais pour la Suède, et tout allait changer à partir de ce voyage qui devait avoir une énorme influence sur la fin de ma carrière.

C'est à Goeteborg que je fis mes débuts suédois, en compagnie du puciste Sigonney, alors champion de France sur 400 mètres. Infortuné Sigonney : ce séjour en Scandinavie commença très mal pour lui. Handicapé par un repas plantureux offert par G. Krotoff juste avant le départ, afin de célébrer l'événement, le puciste se qualifia péniblement pour la finale, et se rendit ensuite d'un pas incertain au vestiaire pour s'y allonger, persuadé qu'on viendrait le chercher au moment voulu. Lorsqu'il revint au bord de la piste, passablement inquiet qu'on ne l'eût point appelé, ce fut pour apercevoir le Finlandais Storskrubb, vainqueur de la finale, descendre du podium où il venait de recevoir son prix. Nous apprîmes alors qu'on ne plaisantait point avec l'horaire, en Suède. Longtemps, Sigonney en voulut aux journalistes français de ne l'avoir point prévenu du départ du 400. Mais ce n'était pas entièrement de leur faute : le spectacle de la réunion était si beau...

Pour ma part, c'est à un kilomètre que je prenais part, et mes principaux adversaires se nommaient Lennart Strand et Hasse Lijkevist. Je ne connaissais ce dernier que pour avoir admiré ses pointes à Lausanne. Quant à Lennart Strand, je savais qu'il était la grande révélation suédoise de la saison. On ne peut pas être plus dissemblables que l'étaient Strand, coureur mince et nerveux, et Liljekvist, bâti comme un haltérophile. Tous deux devaient courir ce jour-là comme si je n'existais pas. Un « lièvre » avait été désigné pour mener les 600 premiers mètres, selon une coutume alors fort répandue, et la rivalité entre Strand et Liljekvist était si forte que le « lièvre » se dévoua en vain. Ni l'un ni l'autre ne suivirent, fort occupés qu'ils étaient à se surveiller. Je fus donc le seul à profiter réellement du « lièvre » et, lorsque ce dernier s'arrêta, après 600 mètres de course, je me retrouvai seul en tête, très embêté de ma personne. Devais-je ignorer Strand et Liljekvist, et continuer la course sans m'occuper d'eux ? C'est ce que Gaston Meyer aurait voulu que je fasse, mais j'étais tellement intimidé que j'attendis les deux champions suédois, laissant perdre ainsi un avantage précieux de dix bons mètres, d'une manière stupide. Au sprint, je n'avais naturellement aucune chance Lennart Strand gagna la course, battant Liljekvist d'un mètre après une ligne droite du tonnerre, tandis que je finissais à quatre mètres. Néanmoins, il y avait du progrès sur Berne et Lausanne. Avec plus d'audace, je pouvais gagner la course, pendant que les deux Suédois se regardaient en chiens de faïence : c'est une occasion que je ne devais jamais plus retrouver par la suite, car les Scandinaves finirent par me prendre au sérieux.

Un duel fantastique : Wooderson-Andersson

L'athlétisme suédois était alors à son apogée. Un kilomètre avec Strand et Liljkevist, vedettes mondiales authentiques (Strand avait laissé Arne Andersson à 15 mètres au cours des championnats de Suède sur 1.500) n'était qu'un banal hors-d'œuvre. On attendait le mile avec impatience, car il opposait Arne Andersson à l'Anglais Wooderson. Les deux hommes s'étaient déjà rencontrés, à Londres, et le Suédois avait nettement triomphé au sprint, d'une bonne seconde, ce qui me consolait en partie de la mésaventure de Berne. La revanche devait être beaucoup plus serrée. Naturellement, un « lièvre » se dévoua encore, menant à vive allure pendant les 800 premiers mètres, et Arne Andersson alors le relaya. Malgré la rapidité de l'allure, quatre hommes restaient encore foulée dans foulée, tandis que nous en croyions à peine nos yeux. En tête venait Andersson, formidable, emmenant Sidney Wooderson, incroyablement petit derrière lui. Puis, arrivaient un coureur long et mince dont j'appris qu'il se nommait Gustafsson, et un athlète court et puissant qui était Rune Persson, à l'époque considéré comme un espoir de première grandeur. Après trois tours de piste (1.200 mètres), les quatre hommes étaient encore ensemble, et pourtant Arne Andersson était déchaîné. La cloche le vit forcer encore l'allure, pourtant très vive déjà, et seul Wooderson, dont les paupières étaient baissées derrière les lunettes qui brillaient au soleil, réussit à garder le contact. Dix-huit mille spectateurs assistaient, un dimanche après-midi, alors que le soleil était encore très haut, à l'un des plus merveilleux duels de toujours. Il n'y a pas de mots pour rendre la beauté de ce mile qui ne faisait que s'élever dans l'espace, atteignant à des hauteurs qui nous grisaient. De plus en plus, Arne Andersson, ce colosse, semblait se tordre sous l'effet de la fatigue, et Sidney Wooderson fermait davantage les yeux, à chaque foulée, ce qui était chez lui le signe le plus apparent de la souffrance. Cependant, l'Anglais ne lâchait pas prise : non seulement il s'accrochait, mais encore — mais oui ! — il attaquait le Suédois à 200 mètres de l'arrivée, et le passait — incroyable ! — après une courte lutte. Tout le stade se dressa pour les derniers mètres de ce duel fantastique. Andersson n'avait fait que se placer derrière Wooderson qui avançait en foulées courtes et rageuses et, à 60 mètres de l'arrivée, il revenait à la hauteur de l'Anglais. Alors commença un terrible coude-à-coude : le premier qui se laisserait distancer, ne serait-ce que de vingt centimètres, serait le vaincu. Et c'est Wooderson qui céda. En 4'3"2/10, Andersson triomphait, après avoir pris des risques énormes, et nous comprenions quel champion c'était. Lutteur, volontaire, rapide

Voir les numéros des 25 février, 3, 10, 17 et 24 mars.

OU LES POINTES DE GUNDER HAEGG AVAIENT LAISSÉ DE PETITS TROUS

au train et vite au sprint, Arne Andersson réunissait en lui toutes les qualités idéales du coureur de 1.500. Cependant, Lennart Strand l'avait ridiculisé lors du 1.500 du championnat de Suède.

Tandis que l'on emmenait Wooderson en taxi à son hôtel, où il devait rester alité jusqu'au lendemain matin, Arne Andersson s'étirait sous la douche, en chantant. Nul n'aurait pu dire qu'il venait de fournir un effort quelconque. D'ailleurs, 48 heures plus tard, il courut un autre 1.500 mètres en 3'45", cependant que Wooderson refusait de faire une exhibition, n'ayant pas récupéré entièrement de son prodigieux effort. Recroquevillé dans un fauteuil, il sommeillait.

Le merveilleux Gunder Haegg

C'est à Goeteborg également que je vis Gunder Haegg pour la première fois. Dire ce qu'on ressentait devant le spectacle de Gunder Haegg en course a toujours été difficile. Il n'avait l'air de produire aucun effort. Autant Andersson se désarticulait, autant Haegg restait bien en ligne, les bras très bas et souples. Il n'existait aucun point de comparaison entre eux, sauf qu'ils étaient les deux meilleurs coureurs de 1.500 qui eussent jamais existé. Quelques mois plus tard, ils devaient disparaître des cendrées, frappés d'une disqualification à vie. Il était temps que nous les vissions : encore un peu, il était trop tard.

Ce jour-là, Haegg courait sur 2.000 mètres, et il était si facile, si nonchalant d'apparence, que je criai à Gaston Meyer : « Mais il se moque du public... »

DU STADE HAEGG PLUS GRAND

Cependant, les adversaires de Haegg se laissaient distancer un à un, ce qui aurait dû m'inciter à plus de réflexion. Bientôt, Durkfeldt, l'un des héros de l'époque, perdit pied à son tour, tandis que Haegg avançait à coups de foulées amples et souples, sans rien abandonner de son air serein. Lorsque j'appris qu'il venait de courir les 2.000 mètres en 5'13", ce qui était un très bon temps (le record était de 5'11"8 alors), j'eus de la peine à en croire mes oreilles. Gunder Haegg était vraiment le plus extraordinaire de tous. De tous les dieux du stade, il était le plus grand et le plus magnifique.

Mon premier séjour en Suède n'aurait pas duré plus de 48 heures si un club de province, le Gefle I.F. (auquel avait appartenu Haegg lorsqu'il était pompier) ne m'avait invité à rencontrer un jeune coureur encore peu connu, mais sur lequel on fondait certains espoirs. Il s'agissait du futur champion olympique Henry Eriksson. Je n'avais jamais entendu prononcer son nom, ce qui était excusable à une époque où les coureurs de 1.500 à 3'50" étaient fort nombreux en Suède. D'ailleurs dans les grandes réunions, Henry Eriksson participait aux épreuves secondaires. Pour devenir une vedette, il était nécessaire d'avoir couru les 1.500 en 3'47". La Suède traversait alors une période extrêmement faste. On ne comptait plus les coureurs de 800 à 1'51" (Liljekvist, Malmberg, Gustafsson, Bengtsson, Ljungren frères, Linden, etc.) et pas davantage les coureurs de 1.500 à 3'50" (Haegg, Andersson, Strand, Persson, Ahlden, Gustafsson, etc.). Je crois bien qu'il faudra attendre longtemps avant qu'un autre pays connaisse une aussi phénoménale levée de coureurs de demi-fond d'une telle valeur. Peut-être même ne verra-t-on jamais plus cela. D'autres Haegg viendront, bien sûr, mais ce que la Suède a connu pendant quatre ans (1942 à 1946), il est peu probable qu'on le connaîtra une nouvelle fois.

A Gaevle, j'essuyai un nouvel échec, mais je n'étais plus à une défaite près. Henry Eriksson gagna le 1.500 en 3'49"2, tandis que je terminais deuxième en 3'49"8. On ne gagnait pas beaucoup de courses en Suède lorsqu'on n'était pas capable de faire mieux que 3'49"8. Depuis Berne, je savais d'ailleurs que les derniers mois de l'été 1945 seraient ceux de l'expérience. Et je comptais beaucoup sur un séjour à Volodalen pour percer le secret des « dieux » suédois.

Gosta Olander et Volodalen

C'est à Goeteborg que je fis la connaissance de Gosta Olander avec qui j'allais sceller une profonde et durable amitié. Invité à faire un séjour près des lacs du Nord, au bord desquels avait couru Haegg avant chacun de ses grands records, je fus reçu à Volodalen avec une exquise courtoisie. Peut-être existe-t-il quelque part un meilleur entraîneur que Gosta Olander, quinquagénaire au visage plissé comme celui d'un trappeur, mais je n'en connais aucun qui soit plus cultivé et plus charmant que lui. De toute manière, c'est à Gosta Olander que je dois d'avoir commencé une nouvelle carrière alors que j'étais dans ma vingt-neuvième année, c'est-à-dire à un âge où le déclin est supposé sur le point de se manifester. C'est lui qui me révéla mes erreurs d'entraînement : « Mais vous en faites plus que Gunder Haegg !... », s'écria-t-il.

Il m'apprit alors que l'entraînement devait préparer à l'effort, et non point constituer un effort en lui-même. Il m'apprit aussi à m'entraîner d'agréable façon, à travers bois. Ce fut pour moi un éblouissement. Non seulement je rentrais moins fatigué de l'entraînement, mais encore j'y avais trouvé beaucoup de plaisir. Avec Liljekvist, nous partions pour de longues courses dans la nature, alternant marche et course, sprintant lorsque l'envie nous en prenait, mais nous arrêtant lorsque la fatigue se faisait sentir. Je m'aperçus alors que, souvent, Liljekvist ne me suivait pas. Il estimait que j'allais trop vite. Il appliquait à fond les préceptes de l'entraînement moderne suédois qui sont les suivants : ENTRAINEZ-VOUS SOUVENT, LONGTEMPS, MAIS JAMAIS SEVEREMENT.

Avec émotion je suivais les chemins où les pointes de Gunder Haegg avaient laissé de petits trous, et j'allais dans la mousse où il s'était enfoncé. Gosta Olander me surveillait constamment, et je voyais dans ses yeux qu'il était content. « Il faut aussi apprendre à démarrer », me disait-il.

Je m'appliquais. Tout cela était neuf pour moi.

Durant la même séance, je travaillais la résistance (par la durée de la course), la vitesse (par les sprints éxécutés à volonté) et le démarrage. J'en savais enfin autant que les dieux nordiques.

Avant de quitter la Suède, une dernière course m'attendait à Stockholm. Sans l'influence dont bénéficiait Gosta Olander, je n'aurais pas pu prendre le départ de ce mile, du fait qu'il opposait Andersson, d'une part, à Strand et Haegg, de l'autre, et qu'il s'agissait d'un championnat inter-clubs entre Malmoe et Stockholm. Après avoir opiniâtrement insisté auprès des organisateurs, Gosta Olander obtint que je pusse courir avec les trois plus grands champions de l'époque.

Cette nouvelle me causa une grande joie, d'abord. Cependant, lorsque l'heure de la course se fit de plus en plus proche, je sentis un trac inouï m'envahir et me paralyser. Si l'on n'a pas vu le Stadion de Stockholm à ces heures glorieuses, il n'est pas possible de comprendre à quel point ces soirées étaient solennelles et émotionnantes. N'importe quel champion s'y sentait réduit à de minuscules proportions. J'étrennais de nouvelles pointes blanches pour la circonstance. Strand, Andersson et Haegg méritaient bien cela. Lennart Strand était arrivé le premier sur la piste, quelques minutes avant le départ, suivi bientôt d'Andersson dont l'apparition avait soulevé une immense rumeur. Mais c'était Haegg surtout qu'on attendait. Lorsqu'il pénétra sur la piste, dans son survêtement sombre, le stade tout entier résonna d'une grande clameur. Très pâle, Gunder Haegg semblait n'y prêter aucune attention. Tout cela était tellement intimidant que j'en oubliais de lacer mes pointes. Finalement, c'est moi qu'on attendait.

« Allons, dépêche-toi », s'énervait Gaston Meyer.

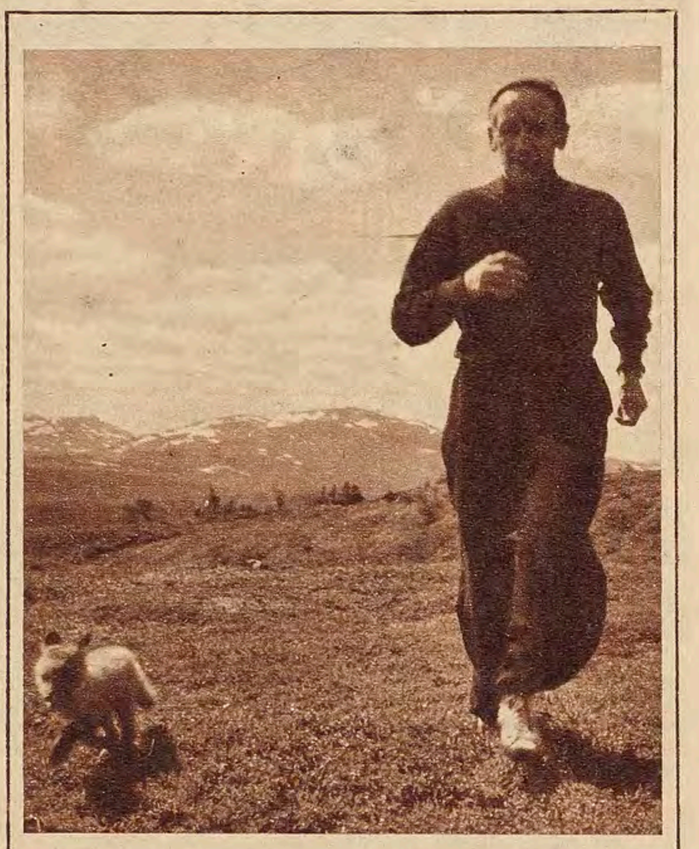
Le souvenir de Berne s'estompe...

Mes doigts, hélas, refusaient de m'obéir. Dans la lumière électrique, Strand, Andersson et Haegg avaient déjà ôté leur survêtement lorsque je fus enfin sur la ligne de départ, tout tremblant de me trouver là. C'était pire qu'à mes débuts. Les ordres du starter retentissaient dans le Stadion subitement silencieux. J'aurais donné je ne sais quoi pour être tranquillement assis dans la tribune. Hélas ! je n'avais plus le choix. J'étais venu à Stockholm pour ça. Je me penchais en avant, et nous partîmes tous ensemble.

Je ne raconterai pas la course, sinon pour évoquer l'extraordinaire impression que produisit Lennart Strand ce soir-là. A la cloche, nous étions tous ensemble encore, moi en dernière position selon les instructions données par les organisateurs qui avaient bien voulu que je courusse à cette condition expresse : que je demeurasse en dehors de la bagarre pour ne point la gêner. Lennart Strand avait alors démarré avec une vivacité telle qu'Andersson, surpris, s'était laissé prendre trois mètres sur le champ. Pendant 200 mètres, il essaya de les reprendre sans autre résultat que celui de perdre de plus en plus de terrain, tellement Lennart Strand allait vite. A ma grande surprise, Gunder Haegg s'était laissé immédiatement décoller — un mauvais jour — et je ne savais que faire. Finalement, je le passai à 250 mètres du fil, en me demandant si je ne rêvais pas. Il était trop tard, naturellement, pour espérer quoi que ce soit d'autre. Lennart Strand était loin devant, augmentant continuellement son avance, mais Arne Andersson, fatigué et déçu, se désunissait plus encore que de coutume. Finalement, je parvins à finir tout près de lui, après lui avoir repris cinq à six mètres dans la dernière ligne droite. En outre, j'appris que je venais de battre le record de Ladoumègue : 4'8"2 contre 4'9"2. Ma première campagne suédoise se terminait sur une note réconfortante. Berne n'était pas vengé, mais son cuisant souvenir commençait à s'estomper.

La semaine prochaine :

J'AI COURU LE 1.500 MÈTRES EN 3' 47" 4/10 SANS M'EN DOUTER



Gosta Olander, le maître de Volodalen, paradis des dieux nordiques du stade, révéla à Hansenne les secrets d'entraînement des Suédois. Il court sur un tapis de mousse.

Le merveilleux G. Haegg fut le meilleur spécialiste du monde, en demi-fond.

Lennart Strand, mince et nerveux, égala les temps de Haegg sur 1.500 mètres.

Le robuste Arne Andersson produisit une forte impression à Hansenne lors de leur première rencontre sur 1.500 m., à Berne. Notre collaborateur devint son ami.

Grav. et imp. E. Desfosses-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

VILLEURBANNE CHAMPION DE FRANCE DE BASKET

Samedi soir, au Palais des Sports, se disputait la finale de la compétition fédérale du basket. Pour sa première saison en nationale, l'A. S. Montferrandaise a bien failli battre Villeurbanne, glorieux habitué de l'épreuve. Ce n'est que par 48 à 43 que les Lyonnais l'emportèrent, après une partie au cours de laquelle les frères Théron et Buffière se mirent en vedette. L'acharnement dans la lutte fut constant. Notre document le prouve : Hugonin (à g.) et Henri Théron luttent pour la possession de la balle. Rey (8) et Casanova (à droite) interviendront pour soutenir leurs équipiers. (Photo Yves Bardin.)